MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE[1].

IV

1861. — Mon Révérendissime et bien cher Père, deux événements signalent l'année dont nous allons parler ; deux événements dont les incalculables conséquences n'affectent pas seulement le Vicariat de la Rivière-Rouge, mais bien toute notre chère famille, toute la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Impossible de nommer l'année 1861 sans sentir nos cœurs en proie à la plus vive émotion. Des souvenirs d'une trop juste douleur, des souvenirs d'une joie trop juste aussi, se rattachent à cette année, qui fit époque partout où se trouvent les nôtres et que nous considérons ici, nous, comme la première partie de la quatrième période de l'histoire de nos Missions. Dès le commencement de cette année, un cri d'alarme avait été poussé à Marseille, et son écho solennellement douloureux avait redit jusqu'aux extrémités du monde les vives inquiétudes des enfants dévoués de Mgr DE MAZENOD. En vain des prières aussi ardentes que nombreuses s'étaient élevées vers le ciel. La couronne du grand serviteur de Dieu était ornée de tous ses fleurons, la mesure des mérites était pleine. Dieu, si fidèlement et si généreusement servi pendant une longue et noble carrière, ne voulait plus différer la récompense. Le 21 mai compte parmi nos jours les plus tristes. Nous étions orphelins ! Le cœur si aimant de notre Père avait

[1] Voir le numéro précédent, p. 145.

cessé de battre sur la terre. La tombe se refermait sur ce que nous avions de plus cher et de plus vénéré. L'âme de notre Fondateur s'envolait vers un monde meilleur, laissant au service de l'Eglise la Famille qu'il avait fondée, et laissant à cette Famille elle-même l'exemple des plus grandes et des plus généreuses vertus.

La douleur est souvent injuste; la nôtre nous portait à croire que le Ciel avait été trop sévère, lorsque lui-même voulut nous montrer qu'il a bien le droit d'affliger, puisqu'il a le pouvoir de prodiguer de si abondantes consolations, et qu'à toutes les peines qu'il nous ménage il offre une compensation qui montre partout la main paternelle qui sait tirer le plus grand bien même de ce que nous redoutons le plus, de ce que nous regrettons davantage. Le 21 mai avait jeté la consternation dans toutes nos Maisons; une espèce de prostration générale semblait être le partage des Oblats, lorsque le grand événement du 5 décembre fit renaître la joie dans tous les cœurs, releva tous les esprits par la plus entière confiance. Dieu ne nous avait point abandonnés. Sourd à une première demande, il avait écouté la seconde; nous n'étions plus orphelins. L'œuvre de notre bien-aimé Père se continuait dans et par son fils chéri; la personne était changée, l'esprit et le sentiment ne l'étaient pas. Aujourd'hui, en rapprochant ces deux grands événements, il nous est donné de voir combien Dieu protége et bénit notre chère Famille, puisqu'il lui a permis de passer, sans secousse violente, par la plus cruelle épreuve qu'il puisse envoyer à une communauté naissante. Adorons les desseins impénétrables de Dieu. Imitons le Père généreux que nous pleurons, consolons celui que la Providence a suscité pour continuer et consolider son œuvre.

Pour rentrer d'une manière plus immédiate dans notre sujet, groupons, autour de ces deux grands événements, ceux accomplis dans nos Missions et pour nos Missions, pendant l'année 1861.

C'est en la compagnie des Pères du lac Sainte-Anne que le Vicaire salua la nouvelle année. Avec ces zélés Missionnaires, il fut décidé que l'on fonderait un nouvel établis-

sement pour suppléer à ce qui manquait à l'établissement actuel, et faciliter la desserte de la Mission de Saint-Joachim. Une place magnifique, à 8 milles et demi d'Edmonton, fut choisie pour cette nouvelle fondation et dédiée à saint Albert. Les plans de campagne pour l'année furent arrêtés. Le 14 janvier, l'Evêque prit congé des Missionnaires et des chrétiens qu'ils évangélisent. Notre cœur regrettait cette séparation, il était vivement touché du zèle de nos Pères et du bien accompli si généreusement.

Qu'on nous permette aussi un mot de reconnaissance à l'adresse de M. J.-W. Christie, agent de l'Honorable Compagnie dans cette importante et belle partie du pays. Depuis son arrivée à Edmonton, ce monsieur n'avait cessé de donner à nos Missionnaires les marques les plus ostensibles de respect et d'attachement. Pour leur facilité et leur satisfaction, il avait fait construire gratuitement, à l'intérieur même de son fort, une jolie petite église, à laquelle est adjointe une résidence commode pour les Pères. A l'arrivée de l'Evêque, et pendant tout son séjour, M. Christie se montra d'une attention aussi délicate qu'empressée; puis, quand il s'agit du départ, il fit spontanément tous les frais et préparatifs, et prit si bien ses mesures que, pour la première fois, l'Evêque fit un long voyage sans fatigue. Pendant 1,500 kilomètres, il ressentit les suites de ces attentions qui furent secondées par M. Alexandre Christie, son frère, en charge du district voisin. Ces deux messieurs nous donnèrent tant de facilités que ce long voyage, au milieu de la saison la plus rigoureuse, nous reposa, au lieu de nous éprouver. Il nous reposa d'autant plus que notre cœur éprouvait une bien douce consolation, par l'assurance que nous donnèrent les deux messieurs Christie d'en finir, dans leurs districts respectifs, avec le commerce des liqueurs enivrantes parmi les sauvages, promesse qu'ils effectuèrent l'année suivante, qui assure à nos Missions de l'Ouest une bien plus grande prospérité et aux pauvres sauvages une protection dont ils ont tant besoin.

Nous passâmes par le fort Pitt. A Carlton, nous eûmes la consolation de rester quelques jours avec l'excellent Père

MOULIN, qui y faisait le bien, s'accommodant parfaitement à sa solitude.

Le 5 février au soir, arrivé au fort de la montagne de Tondre, l'évêque de Saint-Boniface apprit l'incendie de sa cathédrale. Quelques jours après, en voyant la baie des Canards (autrefois Mission de Saint-Edouard), puis le poste Manitoba (Mission de Notre-Dame du Lac), Mgr de Saint-Boniface sentit son cœur plus vivement en proie à la peine que lui avait toujours causée l'abandon de ces Missions, et remit à son retour à prendre des mesures pour réparer ce malheur. Enfin le 23 février, il s'agenouillait au milieu des ruines de sa cathédrale, pour en offrir à Dieu le sacrifice, et lui demander le moyen de la reconstruire, si tel était son bon plaisir.

Conformément à ce qui avait été réglé au moment même où le Vicaire laissait Edmonton, le P. LACOMBE en partait aussi pour aller visiter le fort de la Montagne. Au mois d'avril, on commença les travaux de Saint-Albert, et les trois Pères du lac Sainte-Anne se partagèrent, en hiver et en été, le soin des Missions confiées à leur sollicitude et la visite des camps de la prairie.

Le P. TISSOT, de son côté, alla passer le Carême au fort Pitt. Le zèle de ceux qu'il y évangélisa lui procura de bien grandes et de bien douces consolations. L'été suivant, le même Père visitait ses confrères du lac Sainte-Anne. C'est pendant ce voyage qu'il enseigna aux gens de cette localité à faire de la chaux, tout comme il l'avait enseigné aux gens du lac La Biche et à ceux de l'Ile à la Crosse. Ces Prêtres catholiques sont de tels éteignoirs que, même au milieu des splendides lumières du dix-neuvième siècle, il leur est donné d'enseigner bien des choses utiles, lors pourtant qu'ils ont pour Mission principale d'enseigner l'unique chose nécessaire.

Le 6 janvier, le P. GASCON prononçait ses vœux entre les mains du P. EYNARD; les courses incessantes nécessitées par les exigences de l'Apostolat avaient différé cette profession et prolongé son Noviciat pendant près de deux ans. Le 5 mars, le nouvel Oblat, sans faire attention à la maigreur

excessive de ses jambes, les chargeait du poids de lourdes raquettes, et partait pour le fort de Liard. Saint Raphaël, qui l'avait guidé l'automne précédent, l'aida à s'y rendre cette fois ; car ce n'est pas bagatelle de franchir ainsi une distance de 700 à 800 kilomètres. Le Missionnaire visita la Grosse Ile et le fort Simpson, qu'il revit encore avec plaisir à son retour. Après sa Mission au fort de Liard et y avoir arboré l'étendard du Salut, il revint en barque et fut heureux de trouver son Supérieur à la Grosse Ile. Le P. Eynard, parti le 2 avril, avait laissé le Fr. Kearney seul à Saint-Joseph. Animé, lui aussi, d'une tendre dévotion pour les Anges, il avait aussi chaussé ses raquettes et, consultant son zèle beaucoup plus que ses forces, était allé visité la Mission de Saint-Michel. Il en repartit le 6 mai encore sur la glace, et vint à la Mission du Saint-Cœur-de-Marie. C'est là que le P. Gascon eut la consolation de le rejoindre et de lui aider à répondre au zèle empressé du grand nombre de sauvages qui y étaient réunis. Les deux Missionnaires reprirent ensuite la route de Saint-Joseph, où ils arrivèrent heureusement le 30 juin. Les sauvages y étaient en nombre et leurs Missionnaires eurent la consolation de les voir partager le désir ardent avec lequel ils soupiraient après la visite du Grand Homme de la Prière.

Le P. Clut n'oubliait pas ses bons Mangeurs de Caribou ; il alla encore cette fois exercer ses forces sur les glaces du lac Athabaskaw pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Au mois de décembre, nous avons laissé le P. Végreville au lac Caribou. Allons vite l'y chercher, car il court risque de s'y ennuyer ; il n'a encore ni compagnon, ni maison. Plutôt, qu'il vienne lui-même, il a bonne jambe, la raquette lui va si bien, qu'il s'est fait une réputation à cet égard. Le 1er avril, il arrive à l'Ile à la Crosse. Les nouvelles qu'il apporte sont favorables. La Mission de Saint-Pierre se continuera, mais elle sera placée à l'extrémité septentrionale du lac.

Le P. Séguin, voyant un compagnon à Mgr Grandin, va le laisser Il lui tarde de débuter dans la carrière où il veut marcher avec générosité. Il part pour le portage à La Loche, afin d'y donner la Mission tout le printemps.

Notre intrépide P. MOULIN, après avoir planté une nouvelle Croix sur les rives si grandioses et si pittoresques de la Saskatchewan, ne veut pas laisser partir la neige sans la fouler de nouveau aux pieds. Dans la semaine sainte, il laisse Carlton, salue le lac Vert, où la famine sévit impitoyablement, puis continue jusqu'à l'Ile à la Crosse, où il arrive après Pâques, dans la neige fondue jusqu'à mi-jambe, jeûnant bien plus qu'il n'est tenu de le faire même en Carême, épuisé de fatigue, mais animé d'un courage plus grand que toutes ses épreuves, ses privations et ses souffrances.

Le P. SIMONET, nouvellement arrivé, devait, lui aussi, aller là où l'appelaient les intérêts de la Foi. Il fit d'abord une visite à Saint-Joseph et à Pembina, puis fut chargé des Missions du lac Manitoba, comprenant celles dites du Bout du Lac, Mission de Saint-Laurent, l'ancienne Notre-Dame du Lac, et la baie des Canards. Ces deux dernières n'avaient reçu aucun secours religieux depuis que le R. P. BERMOND en était parti en 1850, si ce n'est deux visites, bien passagères, de l'Evêque. Le Bout du Lac avait été plus heureux. Des Prêtres de la colonie et Monseigneur y allaient plusieurs fois par an. M. GASCON, avant son entrée au Noviciat, y avait passé une année et y avait construit une petite chapelle. Ces différents postes comptent une population catholique de plusieurs centaines d'âmes et un plus grand nombre d'infidèles. Le zèle du P. SIMONET reçut volontiers le soin d'évangéliser tout ce monde, et c'est encore là, aujourd'hui, le théâtre de ses travaux. Notre cœur fut d'autant plus consolé que les protestants faisaient plus d'efforts de ce côté, et menaçaient de s'établir là même où avait été placée la chapelle catholique.

Cette même année, le P. LESTANC, après avoir passé deux mois à Saint-Laurent, se mit à la poursuite d'autres pauvres enfants de l'Eglise, dispersés sur les bords des rivières Rouge et Winipeg, près de leurs embouchures. Une couple de fois par année, il continue cette œuvre méritoire. C'est un acheminement vers Wabassimong et le lac Lapluie. Puissions-nous y retourner un jour! Puissent les pauvres infidèles mériter la grâce qui nous ramènerait au milieu d'eux!

C'est au commencement de juin de cette année que Mgr GRANDIN partit de l'Ile à la Crosse avec le Fr. BOISRAMÉ. Mgr de Satala allait visiter les Missions d'Athabaskaw-Mackenzie. Cette visite, qui devait durer plus de trois ans, porta la consolation dans l'âme de tous ceux qui en ont été l'objet, l'édification dans tous ceux qui en furent les heureux témoins. Cette visite a mis au grand jour une vertu hors ligne, un dévouement dont les cœurs les plus généreux, les âmes d'élite, sont seuls capables. Nos Annales ont déjà publié, en grande partie, le journal de cette visite. « L'Evêque, le Prêtre, le Missionnaire, le Religieux, l'Oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration » et qui excitent la nôtre en particulier au plus haut degré ; nous savons ce que sont des voyages comme ceux qui ont été accomplis alors ; nous connaissons aussi la faiblesse du tempérament de Mgr GRANDIN, l'excessive et exquise sensibilité de son cœur. Il nous est donc plus facile qu'à bien d'autres d'apprécier le degré de zèle, d'abnégation, d'amour de ses frères dont cette longue et difficile visite a été un enchaînement continuel. Nous dirons plus tard ce qu'en ont pensé d'autres bien différemment placés de nous, mais connaissant, comme nous, ce qu'a fait notre si digne et si aimé coadjuteur et dans quelles circonstances il l'a fait. Je ne répéterai pas ici ce que dit le journal de Mgr GRANDIN ; je n'en veux emprunter que les faits indispensables à la suite et à l'ensemble de mon récit. L'illustre visiteur, arrivé au portage de La Loche le 6 juin, y trouva le P. SÉGUIN absorbé par et pour les Montagnais ; il le prit avec lui, et les trois voyageurs arrivèrent à la Mission de la Nativité le 15.

Le départ du P. VÉGREVILLE pour aller établir la Mission du lac Caribou devant laisser le P. MOULIN seul, l'occasion fut heureuse de rapprocher le P. FARAUD, de rendre ainsi plus facile l'exécution des projets qu'on avait en vue. Le Missionnaire de la Nativité reçut donc son obédience pour l'Ile à la Crosse, où il se rendit, peu après, avec le Fr. PÉRÉARD. Le P. CLUT, ne sachant rien des grands plans en question, comprit difficilement pourquoi on le laissait seul à Athabaskaw.

Pour le consoler de son futur isolement, le P. Séguin reçut ordre de demeurer quelques semaines avec lui.

Le P. Gasté fit ses vœux au commencement de juin et partit ensuite. Rendu à l'Ile à la Crosse, il fit connaissance avec ses nouveaux frères, puis redescendit avec le P. Végreville et le Fr. Péréard pour se rendre à la Mission de Saint-Pierre, à l'extrémité septentrionale du lac Caribou. Ce poste est le plus difficile, je crois, de tous ceux où nous sommes établis. Le froid y est extrême, la végétation presque nulle, ce qui multiplie les difficultés pour la construction de la moindre cabane, puis cet isolement si complet ! Ils sont donc bien généreux, bien dévoués ceux qui se résignent à une semblable position, qui même l'ambitionnent. Remercions Dieu du zèle qu'il inspire en face des difficultés qu'il a créées.

Mgr Grandin, après avoir encouragé de son mieux le P. Clut à faire un bon solitaire et l'avoir consolé en séjournant quelques jours avec lui, reprit sa route avec le Fr. Boisramé. Le 4 juillet, il débarquait chez son ancien hôte, le Seigneur de la Rivière au Sel. Le bon vieillard Beaulieu ne se possédait pas de bonheur en voyant le Grand Prêtre. Monseigneur lui bénit un cimetière et, tout en espérant le revoir parmi les vivants, prit congé de lui après une de ces bénédictions qui sont trop désirées pour n'être pas fructueuses.

Le 8 juillet fut un jour de fête et de bonheur pour les Missionnaires de Saint-Joseph. Ces dévoués enfants de la Famille avaient déjà tant travaillé, tant souffert ; ils avaient surtout tant craint pour l'œuvre sainte qui leur était confiée ! L'arrivée de l'Evêque consolidait cette œuvre, leur en assurait le succès, la stabilité ; aussi il est plus facile d'imaginer que de dire leur vive satisfaction, leur sincère reconnaissance envers Dieu, envers la Congrégation, envers Mgr Grandin. Les quelques jours de jouissances furent bientôt écoulés, puisque déjà le 30 juillet Sa Grandeur était à la Grosse Ile. Mgr Grandin avait laissé le Fr. Boisramé au grand lac des Esclaves et pris avec lui le Fr. Kearney. De la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, un jour d'une heureuse navigation conduisit l'illustre voyageur jusqu'à un endroit appelé le Rapide. Il y fut rejoint

par le Chef traiteur du district. Les rives du fleuve Mackenzie en cet endroit semblaient offrir des avantages tout particuliers pour un établissement central. Monseigneur eut l'excellente pensée d'en prendre possession au nom des Missionnaires catholiques et voulut que le Chef du district fût témoin de cette prise de possession. Le lendemain 7 août, Mgr GRANDIN disait la sainte Messe et plantait une Croix à l'endroit qui, dans sa pensée, devait être, plus tard, le siége du nouvel Evêque d'Athabaskaw-Mackenzie. L'enchaînement tout providentiel des événements qui ont préparé ce résultat, le besoin immense d'un secours tout particulier, fit donner à cette place le nom de Providence.

Trois jours après, Monseigneur était au fort Simpson, où les sauvages lui prouvèrent qu'ils lui trouvaient meilleure tournure qu'à l'antagoniste de nos Missions, dont aucun Indien ne faisait cas. C'est là que Monseigneur apprit la maladie du P. GROLLIER. Déjà il se préoccupait vivement du retard du P. SÉGUIN, qui avait été désigné comme futur compagnon de notre pauvre exilé du pôle, lorsque, le 12, il eut la consolation de voir arriver ce Père, ainsi que le P. GASCON, qui s'était joint à lui au grand lac des Esclaves. Tous deux, après avoir salué cordialement le P. EYNARD, lui laissaient en partage les délices de la solitude. Le P. SÉGUIN continua tout de suite sa route avec le Fr. KEARNEY, et le 26, ils arrivaient à Good-Hope, auprès du P. GROLLIER, malade et seul, seul depuis plus de deux ans! Que l'on juge de la joie et du bonheur de ce véritable martyr du zèle, et, certes, il méritait bien cette joie, ces instants de bonheur. Oui, ce cher P. GROLLIER méritait bien cette consolation. Attaqué violemment de l'asthme l'hiver précédent, suffoqué au moindre mouvement, il était devenu incapable d'exercice soutenu. Tout en voyant ses forces s'anéantir, il sentait que son courage ne diminuait pas. Il voulut encore voyager, s'embarquer dans un petit canot d'écorce, dont l'humidité et le malaise augmentèrent son mal. Il se rendit ainsi au fort Norman ; il n'y resta que six jours : son cœur était encore plus malade que son corps. En partant de Good-Hope, il avait rencontré le ministre protes-

tant qui s'y rendait et qui devait même aller plus loin. Le zèle de l'apôtre s'anime davantage, son courage se surexcite, son âme, si fortement trempée, prend une détermination capable d'effrayer une santé robuste. Il se met à la suite de celui dont il craint les dangereux enseignements ; il veut aller le combattre jusqu'à Peel's River, où, l'automne précédent, il avait eu la consolation de jeter les premiers fondements de la foi. Ce cher enfant de la Famille n'a rien de ce qui peut adoucir sa position, il n'est pas même certain de trouver un aliment grossier pour soutenir sa faiblesse. C'est égal, il part, fort de sa confiance en Dieu et sûr de trouver un appui en Marie. Notre-Dame de Bonne-Espérance console son fidèle serviteur ; celui-ci salue sa Mission en passant et s'assure que le bien n'y est nullement compromis, puisque personne n'a voulu écouter le ministre de l'erreur. Le 28 juin, il arrive à Peel's River ; celui qu'il poursuit en est déjà parti pour la maison de la Pierre et le Youcon, les deux postes les plus reculés : le dernier est même sur le territoire russe. Le pauvre Père est désolé, il lui est physiquement impossible d'aller plus loin ; les postes que va visiter le ministre de l'erreur ne l'ont jamais été par des Prêtres catholiques ; c'en est fait de ces tribus nombreuses ! Cette pensée éprouve cruellement son zèle. Il prie Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain. L'année précédente, il était arrivé à Peel's River le jour du Saint Nom de Marie, et c'est ce nom sacré qu'il invoque. Dans l'impossibilité de poursuivre le ministre, il se décide à l'attendre là, afin de neutraliser son action parmi les sauvages de ce poste. Sans abri, presque sans nourriture, ne vivant que de pêche, notre généreux asthmatique était là étendu sur le rivage humide du grand fleuve, priant, pleurant, exhortant. Dieu le consola, Marie le protégea. Non-seulement sa présence empêcha beaucoup de mal, mais elle fit beaucoup de bien. Les sauvages, séduits un peu par l'offre des présents faits au nom de la Prière Anglaise, furent sensibles au zèle de celui qui les recherchait avec assez d'abnégation pour leur en inspirer le sentiment. Ce zèle n'obtint pas tout ce qu'il aurait désiré ; mais quelques traits frappants de la grâce firent équilibre à

l'amertume dont était remplie l'âme du Missionnaire, et le dédommagèrent des peines extrêmes et des douleurs aiguës qu'il éprouvait. Après ce magnifique exemple de dévouement, digne des plus belles pages de l'Histoire de l'Eglise, le P. GROLLIER retourna à Good-Hope. Il était toujours malade et souffrant et pourtant il écrivait : « Je ne désire rien tant que de rendre mon dernier soupir dans nos Missions sauvages. » Il ne faut pas s'étonner de la joie et du bonheur qu'il éprouva en voyant arriver le P. SÉGUIN et le Fr. KEARNEY. Cette vue lui arracha la touchante exclamation : *Dieu nous aime!* Oui, Dieu l'aimait, puisque, à la vie comme à la mort, rien ne pouvait le séparer de la charité de Jésus-Christ.

L'établissement de l'Eglise nous montre que le sang des martyrs a toujours été une semence féconde de chrétiens. L'établissement de nos Missions nous prouve jusqu'à l'évidence que les fatigues, les sueurs, les souffrances de nos généreux Missionnaires ont excité et animé leur zèle. Le P. MOULIN, qui avait beaucoup souffert au printemps, ne désirait rien tant que de revoir les lieux devenus d'autant plus chers à son cœur qu'il y avait été plus éprouvé. Le 8 octobre, il se mettait en route. Il s'arrêta au lac Vert (Mission de Saint-Julien); il y séjourna jusqu'au 12 novembre ; après y avoir planté le signe glorieux du salut, il continuait jusqu'à Carlton, pour y finir l'année.

Nous avons laissé Mgr GRANDIN au fort Simpson. Sa Grandeur en partit, le 20 août, avec le P. GASCON, pour visiter la Mission du fort de Liard. Une occasion s'étant présentée pour le fort Halket, le P. GASCON se mit en route de ce côté, pendant que Monseigneur donnait seul la Mission de Saint-Raphaël. Le P. GASCON, après des efforts inouïs et des dangers très-grands, au milieu des torrents qui descendent ces montagnes, dut renoncer à un projet que la crue des eaux rendait impossible pour le moment ; il redescendit au fort de Liard, où il passa l'hiver. Pendant son absence, Mgr de Satala, voyant la saison s'avancer, se vit forcé de remonter dans son canot d'écorce et de se confier à la merci des flots, sous un ciel déjà glacé et avec deux sauvages dont l'un était malade. Sa Gran-

deur arrivait, tant bien que mal, au fort Simpson le 16 septembre; le 4 octobre, Elle était au fort Norman et le 9 à Good-Hope. Le P. Séguin courut à la rencontre du cher Seigneur; le P. Grollier, lui, ne courait pas : il marchait à peine. Lorsque Monseigneur le rejoignit, il était tout haletant, tout hors de lui-même. Son cœur chantait ce que ses lèvres pouvaient à peine balbutier : l'hymne du Vieillard de l'Evangile. Sa foi lui montrait dans l'illustre visiteur le salut de Dieu, préparé à tous les peuples du Nord. L'accueil bienveillant que Monseigneur avait rencontré partout, la prépondérance incontestable acquise au Catholicisme furent autant de sujets de la plus pure comme de la plus vive allégresse pour le cœur de celui qui désirait tant voir Dieu connu, aimé, servi.

Dans la réunion des deux Evêques à l'Ile à la Crosse l'automne précédent, il avait été convenu que l'évêque de Saint-Boniface se rendrait en Canada pour y appuyer la demande de la division du Diocèse et l'élection du P. Faraud au nouveau siége. Mgr Taché partit de la Rivière-Rouge au mois de juin. L'incendie de sa cathédrale donnait un prétexte plausible à son voyage et ne permettait pas d'en soupçonner le motif réel, qu'on était convenu de tenir secret. La santé du P. Frain semblant s'affaisser de jour en jour, le Vicaire crut devoir l'emmener avec lui pour essayer si un changement d'air et de position ne pourrait pas prolonger une existence précieuse à la Congrégation. Trois jours après leur départ, les voyageurs apprirent le coup terrible qui venait de frapper la Famille dans la personne vénérée et chérie de son Père, et aussi la convocation d'un Chapitre Général pour le mois de décembre.

Après quelques difficultés, l'Archevêque de Québec et tous ses suffragants voulurent bien apposer leurs signatures à la supplique que l'évêque de la Rivière-Rouge adressait au Souverain Pontife. Ce premier succès fut suivi d'autres consolations. Les Evêques du Canada offrirent spontanément à leur pauvre collègue de l'aider à la reconstruction de sa cathédrale. L'appel des Pasteurs fut entendu par leurs diocé-

sains, et de généreuses aumônes furent offertes en faveur de la pauvre Mission de Saint-Boniface. Mgr Guigues, Provincial du Canada, voulut bien donner le P. Richer, puis le vénérable P. Tempier envoya de France le P. André. Ces deux nouveaux Missionnaires s'acheminèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement le 26 octobre, en la compagnie de deux Sœurs de charité, et de plusieurs autres personnes qui s'y rendaient pour aider les Missions et la construction de la cathédrale.

Le P. Richer fut chargé de la desserte de Saint-Charles. Le P. André fut envoyé à Saint-Joseph et Pembina, Missions restées sans pasteur par le départ de M. Goiffon.

Le Vicaire, pendant son séjour en Canada, obtint de plus que, le printemps suivant, trois Sœurs de charité se rendraient au lac La Biche.

Après ces succès, tous si consolants pour son cœur, l'évêque de Saint-Boniface passa en Europe avec Mgr d'Ottawa et le bon P. Aubert ; tous trois goûtèrent une bien douce consolation en visitant nos belles et florissantes maisons d'Angleterre. Le commencement de décembre nous réunit à Paris. Comme il nous fut doux, à nous en particulier qui avions, pour ainsi dire, toujours été éloignés de la Famille, de nous trouver dans son sein, de faire partie de cette assemblée où tous les cœurs, confondus dans un sentiment commun, après avoir payé un juste tribut d'hommage et de respect à notre vénéré Fondateur, se groupèrent unanimement autour de celui que Dieu leur inspirait de choisir pour combler le vide immense fait parmi nous ! Comme il nous fut doux de revoir ceux des nôtres que nous connaissions, de saluer ceux qui, étrangers à nos yeux, ne l'étaient pas à nos affections ! Nous goûtions aussi une bien vive satisfaction, en voyant l'intérêt affectueux que tous les membres de cette vénérable assemblée voulaient bien porter à nos pauvres Missions si lointaines, si isolées. Les larmes aux yeux, l'émotion dans l'âme, nous savourions toute la vérité de cette délicieuse parole : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Votre bienveillance, mon Révérendissime et bien cher Père,

voulut bien donner son consentement à nos projets. Fort de toutes ces volontés, après avoir vu nos maisons de Marseille, nous nous embarquâmes pour la ville éternelle. Le dernier jour de l'année, l'aimable Pontife, qui sait inspirer tant de vénération et de dévouement, permettait au pauvre Evêque de Saint-Boniface d'approcher de sa personne sacrée, et lui donnait l'assurance que ses demandes seraient accueillies favorablement. C'est alors que, prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, nous le priâmes de nous bénir, de bénir tout ce que nous avons de cher ici-bas, de bénir, d'une bénédiction spéciale, la Congrégation des Oblats et les trente membres de cette Congrégation qui travaillaient dans le diocèse de Saint-Boniface.

1862.—L'évêque de Saint-Boniface, après avoir obtenu tout ce qu'il avait demandé au Saint-Siége, en particulier l'assurance que son Diocèse serait divisé, que la partie soustraite à sa juridiction serait confiée à l'un des nôtres, que le P. Faraud serait nommé à ce nouveau siége; après avoir goûté encore une fois le bonheur de voir le Saint-Père et en avoir reçu, pour lui et les siens, une de ces bénédictions qui font tant de bien au cœur, l'évêque de Saint-Boniface, dis-je, partit de Rome pour repasser en France.

Pendant que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge contemplait avec admiration les splendeurs de la ville éternelle, puis que, monté sur un beau vapeur, il sillonnait avec une rapide facilité les eaux de la Méditerranée, sous l'influence du beau soleil d'Italie et de Provence, le Provicaire de ces mêmes Missions, au delà du cercle polaire, se traînait difficilement sur les glaces (*bourgillons*) du grand fleuve Mackenzie, savourant à loisir les rigueurs du plus rude climat [1], les difficultés et fatigues des tristes voyages à la ra-

[1] Le P. Grollier nous écrivait : « Le voyage de Mgr Grandin a été heureux *et pas si froid que nous le redoutions,* » donc un hiver moins rigoureux que de coutume. Le thermomètre centigrade consulté chaque jour donne le tableau suivant des douceurs exceptionnelles que notre délicieux climat offrit à Sa Grandeur pendant les jours de son voyage de Good-Hope à fort Norman : 33°, 33°, 35°, 26°, 36°, 40° (26°, 25°, gros

quette, n'ayant pour toute lumière, même en plein midi, que le crépuscule d'un soleil qui n'ose pas paraître sur l'horizon, effrayé qu'il est, dans son abaissement, du travail colossal que va lui imposer la nature, pour déchirer l'épais manteau de glace dont il est enveloppé.

Le 8 janvier, les Pères et le bon Frère de Good-Hope éprouvaient une peine bien sensible occasionnée par le départ de Mgr Grandin, qui, décidé à tout voir par lui-même, ne tenait pas plus compte des obstacles que de la délicatesse de sa santé. Ce cher seigneur entreprenait un des plus longs et des plus rudes voyages que nos Missionnaires aient faits dans ce pays. Quatorze jours de difficultés et de misères conduisirent Sa Grandeur à une première étape au fort Norman. Monseigneur, trouvant du bien à faire aux pauvres sauvages, ne partit de ce poste que le 8 mars, en compagnie de jeunes commis, qui, se figurant qu'une Grandeur doit facilement marcher à grands pas, précipitèrent la marche, sans même se douter que le pauvre Evêque, blessé aux pieds, ensanglantait derrière eux le sentier qu'ils voulaient parcourir si rapidement. Le 17, ils arrivèrent ensemble au fort Simpson. Monseigneur s'y reposa trois jours, reprit la route de la Grosse-Ile, saluant de loin la Providence. Arrivé, le 28, à la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, Sa Grandeur en repartait le 31, pour, le 6 avril, porter le bonheur et le contentement dans la Mission de Saint-Joseph, où le P. Eynard et le Fr. Boisramé furent aussi heureux que surpris de le revoir. Quelque besoin qu'eût le P. Eynard de cette consolation, son zèle ne lui permit pas d'en jouir longtemps. Les sauvages, réunis en camps considérables, étaient malades à quelques jours de marche. Le bon Missionnaire de Saint-Joseph, laissant seul l'évêque de Satala, alla porter secours à ce pauvre peuple. Il était heureusement de retour le Jeudi Saint à temps pour délivrer Monseigneur des inquiétudes que ce saint homme sait toujours se multiplier en faveur des nôtres; assez à temps pour avoir lui-même la consolation

vent), 17°, 18°, 35°, 38°, 43° au-dessous de zéro. Que l'on juge des hivers rigoureux !... et que l'on n'oublie pas que ces voyages se font sans autre abri, même la nuit, que la forêt, et sans autre couche que la terre glacée.

de faire ses Pâques des mains de son Supérieur. Le mardi suivant, Monseigneur montait, ou mieux, *embarquait, en carriole à chiens*, pour aller visiter le fort Raë, y faire un bien immense, et revenir, le 19 juin, édifier et réjouir la solitude du P. EYNARD.

Le P. CLUT, seul prêtre aussi à Athabaskaw, ne peut pas supporter l'idée que ses chers Mangeurs de Caribou vont être deux ans sans revoir de prêtre. Généreusement inspiré, il laisse au bon Fr. ALEXIS le soin de la Mission de la Nativité et va donner une Mission à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Après quelques semaines, il revient consolé, satisfait de cette satisfaction si douce que donne la pensée qu'on ne s'est point épargné pour procurer la gloire de Dieu, pour fortifier ses frères dans la foi.

Nous avons laissé le P. MOULIN à Carlton, à la fin de 1861 ; nous l'y retrouvons au commencement de cette année. Il n'y est pas tout à fait content. Le bruit des violons, les pas cadencés des danseurs qui trouvent bien de célébrer ainsi le retour de l'année, lui disent que ce fort est encore ce qu'étaient naguère tous les établissements du même genre, dans toute l'étendue du pays ; qu'il lui faut, à lui aussi, batailler pour faire comprendre à ses ouailles que c'est à Dieu qu'appartiennent les prémices des années qu'il ne nous donne que pour le servir.

En février, le P. MOULIN arrivait à l'Ile à la Crosse pour demander au P. FARAUD, ce vieil habitué de l'isolement, comment il s'était porté depuis le mois d'octobre. Voyant que les choses n'allaient pas si mal, même en son absence, notre bon petit Père redemanda à ses jambes un nouveau service : c'était de le conduire au portage de la Loche, pour y consacrer son printemps à l'instruction des sauvages de ce poste ; puis, revenant aider le P. FARAUD, à l'époque des grandes réunions des Indiens, il en prit ensuite congé encore une fois pour aller au lac Froid et accompagner jusque dans les plaines de la Siskatchewan la bande des Montagnais, à laquelle il voulait donner son été.

Les jours les plus saints ne dispensent point des courses

apostoliques, car nous sommes ici si peu maîtres des circonstances, qu'il nous faut nécessairement les subir, afin de les utiliser. C'est ce qui explique pourquoi le P. SÉGUIN partait le Samedi Saint pour un long voyage. Il se rendait à Peel's River, Mission du Saint Nom de Marie. Dieu réservait à ce fidèle serviteur de bien douces consolations. La présence du ministre, qui croyait y avoir triomphé l'année précédente, ne fit que rendre plus sensible le succès de la vraie foi. Le P. SÉGUIN fut bien récompensé, bien encouragé ; il continua même son voyage jusqu'au poste suivant (maison de la Pierre, ou de la Montagne), où il arriva le 11 juin, et qu'il confia à saint Barnabé.

Le compagnon de saint Paul, qui certainement n'avait jamais voyagé avec un ministre de l'Eglise d'Angleterre, fut tout surpris de se trouver cette fois, face à face, avec un de ces messieurs qui accompagnait le P. SÉGUIN ; aussi il lui laissa faire un peu des siennes pour voir comment il y allait en besogne. Si le Révérend souffrit de la non-protection des Saints, il est rumeur qu'il ne les imita pas, et qu'à la maison de la Montagne il fit des choses toutes différentes de ce que les Actes des Apôtres rapportent des premiers prédicateurs de l'Evangile. Les uns furent d'autres victimes, quoique le grand nombre écoutât docilement le prêtre catholique. Le ministre poussa jusqu'à Youcon. Le P. SÉGUIN revint à Peel's River, où il revit son antagoniste, avec lequel il rompit une lance, bien sûr assez forte et assez longue. Le 2 août, il était de retour pour consoler le P. GROLLIER. Ce dernier, pendant l'absence de son compagnon, avait encore tenté un voyage, mais à bout de forces, quoique non de courage, il fut contraint de revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

On le voit assez, l'heureuse époque des *doublures*, si joyeusement saluée autrefois, n'existait plus. Le P. GASCON était seul au fort de Liard, depuis le mois de septembre. Pour donner cours à son zèle, encore plus que pour faire diversion à la monotonie de son isolement, il partait, le 4 avril, pour le fort Halket. Le torrent impétueux, appelé la Rivière du Courant, fort dompté par les rigueurs du froid, offrait moins

de résistance à la raquette qu'il n'en avait opposé l'automne précédent à une frêle embarcation ; aussi, cette fois, le P. GASCON put atteindre le terme désiré. Le jeûne retenait dispersés dans les montagnes le plus grand nombre des sauvages qui, d'ordinaire, visitent ce poste ; aussi le Missionnaire n'en vit-il que quelques-uns ; ceux-ci se montrèrent si bien disposés, que leur apôtre eut tout lieu de se féliciter des dangers qu'il avait courus, des fatigues qu'il avait essuyées pour leur salut. Il confia ce poste aux Saints Anges, qui, encore plus agiles que lui, pourraient escalader les pics élancés des montagnes au milieu desquelles vit cette pauvre tribu ; il reprit ensuite le chemin du fort de Liard, et arriva le 24 mai. Malheureusement, pendant son absence, l'esprit mauvais et des bouches mauvaises avaient soufflé au cœur des pauvres sauvages des dispositions moins heureuses que celles désirées par leur Missionnaire, qui, après avoir souffert avec eux et prié pour eux, retourna au grand lac des Esclaves, où il vint se refaire, pendant quelque temps, avec son ancien maître en perfection.

La rivière Mackenzie n'était pas le seul théâtre de luttes difficiles, d'efforts généreux ; nous venons de voir qu'à Athabaskaw, à l'Ile à la Crosse, nos Pères étaient dignes de leurs frères. Au lac Caribou, même zèle, même dévouement ; là aussi le protestantisme veut entraver la marche du bien ; nos Pères s'y agitent, s'y multiplient pour asseoir leur établissement sur des bases solides et empêcher ce qui peut devenir préjudiciable à leurs pauvres sauvages. Ils ont, de plus, à lutter contre un autre ennemi non moins redoutable, la faim. A la veille de manquer de tout, n'entendant parler que de jeûne et de famine, ils voient, un jour, arriver un affamé qui n'était pas, du moins dans son œuvre, l'objet de toutes leurs sympathies. C'était un certain maître d'école, envoyé au lac la Hache pour empêcher les sauvages de devenir catholiques. Cet infortuné, à bout de tout, arrivait au fort, à la porte de la Mission de Saint-Pierre, n'ayant pas mangé une bouchée depuis trois jours. Jamais peut-être nos Pères, vrais pasteurs des sauvages, n'ont trouvé plus vrai le proverbe qui dit

que « la faim fait sortir les loups du bois. » Le P. Végreville décida que, pour empêcher le mal, il accompagnerait ce pédagogue jusqu'à l'extrémité septentrionale du grand Lac, puis qu'il irait voir les sauvages au portage du fort de Traite; qu'enfin, pendant l'été, il se rendrait à l'Ile à la Crosse pour se procurer les objets nécessaires à sa Mission. Le tout fut exécuté tel que réglé, pendant que le pauvre petit P. Gasté, qui n'avait pas encore un an de profession, restait et travaillait seul à Saint-Pierre.

Le P. Tissot alla encore cette année au fort Pitt, et le P. Maisonneuve, suivant une invitation qu'il en avait reçue, prenait le chemin de la Rivière-Rouge, ce que faisait aussi le P. Lacombe, après s'être généreusement employé avec ses confrères, les PP. Rémas et Caer, au soin de leurs trois Missions et de leurs nombreux chrétiens dispersés dans les plaines avoisinantes.

Mgr Taché, repassant en France, avait obtenu l'assurance de quelque secours; en effet, quelque temps après son arrivée en Canada, il eut la consolation d'être rejoint, à Montréal, par le P. Petitot, les Fr. Scallen et Duffy.

L'évêque de Montréal, toujours l'ami et le protecteur de nos Missions, eut aussi la générosité de céder deux de ses prêtres à l'évêque de Saint-Boniface. De plus, les bonnes Sœurs de la charité accordèrent des sujets pour la Mission du lac La Biche.

Au commencement du mois de mai, l'évêque de la Rivière-Rouge ordonnait prêtre, à Boucherville, M. Emile Grouard, jeune ecclésiastique, venu du Mans, deux ans auparavant, avec Mgr Grandin, et qui avait terminé ses études théologiques au grand séminaire de Québec. Le lendemain, le P. Petitot, M. Grouard et le Fr. Scallen partaient de Montréal avec leur évêque. Trois semaines après, ils arrivaient heureusement à Saint-Boniface.

Quelques jours après, les PP. Maisonneuve et Lacombe se joignaient à leurs Frères de la Rivière-Rouge pour augmenter la joie d'une nombreuse réunion de famille.

Le 7 juin, MM. Joseph Ritchot et Auspice Germain, ainsi

que le Fr. Duffy, débarquaient au milieu des décombres amoncelés par l'incendie de la cathédrale et de l'évêché, pour arriver à cette bicoque, qui servait de résidence à l'Evêque, à ses frères en religion et à son clergé. En même temps, les dévouées Sœurs de la charité, venues pour aller fonder un établissement au lac La Biche, passaient du bateau à vapeur à la Maison provinciale de leur institut.

Le même soir, M. Grouard prenait l'habit de novice, et le lendemain, grand jour de la Pentecôte, il montait, avec le P. Petitot, sur les barques qui devaient les conduire là où le Saint-Esprit les voulait, pour renouveler les prodiges qui ont marqué le jour de sa descente dans le cœur des Apôtres. Les disciples du cénacle n'étaient pas seuls sur ces barques, un ministre anglican y avait aussi pris passage pour la rivière Mackenzie.

Le dimanche précédent, une bien vive inquiétude avait été causée à Saint-Boniface par la triste nouvelle que le P. Mestre, seul à Saint-Norbert, venait d'être frappé d'une maladie violente et dangereuse. Monseigneur et le P. Lacombe se hâtèrent de se rendre auprès du malade, sans connaissance depuis plusieurs heures déjà, et qui ne revint à lui que le lendemain. Comme cette attaque n'était pas la première et qu'elle menaçait même de se renouveler, on crut plus prudent de rappeler le P. Mestre au milieu de ses confrères de l'Evêché. Il fut remplacé par M. Ritchot, nouvellement arrivé du Canada, et qui est resté à Saint-Norbert depuis. Cette paroisse cessa alors d'être dirigée par nos Pères, mais nous goûtons tous les jours le plaisir de pouvoir dire qu'un ami de la famille y a remplacé un de ses enfants, car le bon curé de Saint-Norbert joint à ses nombreuses et heureuses qualités ce sentiment fraternel qui établit entre lui et nos Pères un lien d'une véritable et douce amitié.

C'est aussi au mois de juin que le P. André accompagna à la prairie les chasseurs de Saint-Joseph. L'isolement donnait des droits à ce jovial et bon Breton. C'est pour reconnaître ces droits qu'au mois de janvier le P. Lestanc, à peine de retour du fort Alexandre, prenait le chemin de Saint-Joseph, où il

n'arriva qu'après avoir sauvé son existence, en passant une nuit sous la neige, pour se dérober aux dangers de la tempête. Quand le P. ANDRÉ fut revenu de la prairie, Monseigneur alla aussi lui faire visite, amenant avec lui M. Germain, qu'il lui laissa pour compagnon.

Après quelques semaines de repos, le P. MAISONNEUVE reprit le chemin du lac La Biche en la compagnie des Sœurs de la charité, qui y allaient joindre leurs efforts et leur dévouement au zèle de nos Pères pour le bonheur de leurs néophytes.

Le P. LACOMBE partait en même temps, accompagné du Fr. SCALLEN, qui recevait, lui, pour mission spéciale, d'ouvrir une école anglaise au fort Edmonton. Cette école, maintenue depuis, fait d'autant plus de bien que le bon Frère sait assurer un succès complet à son enseignement.

Avant de laisser Saint-Boniface, disons que c'est le P. LESTANC qui fut chargé de la direction de notre petit collége et de l'enseignement de la langue française, pendant que le Fr. DUFFY y remplaçait M. Oram, forcé de laisser le Diocèse par suite de ses infirmités.

Le P. SIMONET, chargé de sillonner les eaux du lac Manitoba et Winipagons, choisit la baie des Canards pour ses quartiers d'hiver. Il s'y rendit suivi d'un bon nombre de personnes qui lui construisirent une petite chapelle, où il leur prodigua et les instructions et le dévouement le plus complet.

En retournant dans le nord, nous verrons que le Fr. SALASSE est passé de Notre-Dame des Victoires à notre Mission de l'Ile à la Crosse.

Revenons auprès de Mgr GRANDIN, que nous avons laissé au grand lac des Esclaves au mois de juin. Les sauvages de ce poste, accourus en grand nombre, firent preuve d'un attachement à la foi, bien capable de dédommager Sa Grandeur et leurs Missionnaires des fatigues auxquelles ils s'étaient exposés pour eux. Plein de joie et de consolation, Mgr de Satala laissa le grand lac des Esclaves le 1er juillet. Dès le lendemain, le P. GASCON vole le Fr. BOISRAMÉ au P. EYNARD, que des ordres précis veulent qu'on laisse seul, et les deux déserteurs s'en vont à la Providence commencer les travaux de l'établisse-

ment central projeté, établissement qui n'a encore d'épiscopal que le choix qu'on en a fait pour être, plus tard, la résidence de l'Evêque de cet important Vicariat.

Pendant que le P. Gascon descendait le grand fleuve, Mgr Grandin le remontait pour arriver à Athabaskaw, où l'attendaient les plus vives inquiétudes. Le bon P. Clut, seul depuis un an, faillit mourir de bonheur ou d'autre chose en revoyant Sa Grandeur, qui eut toutes les peines du monde à le retenir ici-bas, en suppliant tous les saints du ciel de lui fermer la porte de la terre des délices, afin de lui faire passer la fantaisie de quitter la terre des misères.

Mgr de Satala était à dire la sainte Messe, pour remercier le Ciel de ne lui avoir pas demandé autres choses que la frayeur et les fatigues, dans le danger auquel le P. Clut avait été exposé, lorsque entrent dans la chapelle de la Nativité les PP. Petitot et Grouard; tous deux s'affublent de surplis qu'ils trouvent sous la main, et viennent au saint autel assister Sa Grandeur, qui dut en éprouver une fameuse et aimable distraction. Le P. Clut était hors de danger; pour le soutenir au milieu des faiblesses de sa convalescence, on lui laissa une doublure chaude et moelleuse dans la personne de l'aimable petit novice qu'on confia à sa direction.

Monseigneur abandonna de nouveau sa barque à la complaisance du courant et, accompagné du P. Petitot, il quitta Athabaskaw. En passant au grand lac des Esclaves, les deux voyageurs saluèrent affectueusement le bon P. Eynard, qu'ils laissèrent aussitôt, et se rendirent à la Providence. Le P. Petitot débarqua à cette dernière place, échangeant avec le P. Gascon, qui interrompit subitement ses fonctions de bûcheron et de charpentier pour se procurer l'honneur d'accompagner Monseigneur jusqu'au fort Simpson, où ils travaillèrent ensemble, pendant que les deux ministres (celui venu cette année et l'impitoyable petit bonhomme qui l'avait précédé) regardaient les sauvages s'attacher aux ministres de Jésus-Christ.

Ayant appris que le nouveau prédicant irait à Youcon, le P. Séguin, qui avait demandé cette faveur, reçut l'ordre de s'y

rendre, ce qu'il fit, nonobstant les difficultés exceptionnelles de ce voyage. Craignant que l'autre ministre n'allât au fort de Liard, le P. GASCON, malgré les désagréments que les sauvages lui avaient causés le printemps précédent, sollicita la grâce d'y aller de nouveau. Le ministre ne l'y suivit pas et Dieu, pour récompenser son zèle, bénit sa Mission, qui, cette fois, fut très-prospère et le dédommagea de ses fatigues présentes, ainsi que de ses déboires antérieurs. Le P. GASCON, revenu du fort de Liard au fort Simpson, en partait le 30 septembre pour se rendre auprès du P. GROLLIER à Good-Hope. Sous nos rigoureux climats, cette époque est déjà quelquefois la saison pénible pour les voyages; aussi le P. GASCON, surpris par les glaces, n'arriva que très-difficilement à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Mgr GRANDIN, heureux du succès de la bonne cause à la Mission du Sacré-Cœur-de-Jésus, en partit à la fin d'août, pour aller rejoindre le P. PETITOT et le Fr. BOISRAMÉ à la Providence et commencer là ce travail colossal qu'il a accompli; travail qui ne donne pas les consolations qui accompagnent le ministère apostolique, mais que les circonstances exigent quelquefois, et qui, exécuté comme il le fut par Mgr GRANDIN, et comme il l'est habituellement par plusieurs de nos Pères, est certainement un titre de gloire et un sujet de mérite.

Pendant que les Missionnaires travaillaient ainsi à se préparer un gîte, on n'oubliait pas les absents. Le P. PETITOT alla à la Mission de Saint-Joseph consoler un peu le P. EYNARD. Il était de retour le 4 octobre. De suite Mgr de Satala partait pour la Grosse Ile, d'où, malgré toute la diligence possible, il eut beaucoup de difficulté à revenir. Le vénérable prélat courut même de grands dangers, les glaces ayant fait plusieurs voies d'eau à sa frêle embarcation d'écorce.

La Providence avait ses habitations, ce n'étaient que des cabanes, mais enfin on avait quelque chose; c'était une prise de possession et le seul titre valable dans le pays. L'hiver, avec ses rigueurs et ses interminables nuits, permettait un peu plus d'étude, un peu plus de cette vie régulière, dont personne plus que le Missionnaire sauvage ne sent le be-

soin, parce que personne tant que lui n'en est privé.

Au mois de décembre, le P. Petitot et le Fr. Boisramé arpentaient la surface glacée de la mer des Esclaves. Ils s'en allaient porter la consolation au bon P. Eynard et lui dire que, si on était forcé de le laisser seul, du moins on ne l'oubliait pas ; que son isolement n'avait d'autre cause que le désir de l'environner au ciel, lui et ses frères, d'un plus grand nombre d'âmes, rendues participantes, par cet isolement même, aux mérites de la rédemption du Sauveur des hommes.

Trente-trois Oblats et un Père novice formaient, à la fin de cette année, le petit corps d'élite que la Congrégation avait mis au service de l'église dans les deux sections du diocèse de Saint-Boniface.

1863. — Nous disons les deux sections du diocèse de Saint-Boniface, car c'est pendant cette année qui vient de s'écouler que le Souverain Pontife avait bien voulu accueillir favorablement la supplique que lui avaient adressée tous les Evêques de la province de Québec, demandant la division du diocèse de Saint-Boniface. Le 13 mai 1862, les importants et vastes districts d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie avaient été soustraits à la juridiction de Mgr Taché et érigés en Vicariat apostolique, confié à la sollicitude de Mgr Faraud, nommé Vicaire apostolique, avec le titre d'Evêque d'Anemour *in partibus infidelium*. Cette détermination, si féconde en heureux résultats, ne fut connue officiellement de Mgr Faraud qu'au mois de juillet 1863.

Énumérons les événements d'une importance moindre qui se multipliaient dans toute l'étendue de nos Missions pour y développer l'œuvre commencée et y étendre le royaume de Jésus-Christ.

Le 22 janvier, le P. Petitot et le Fr. Boisramé étaient de retour de leur expédition consolatrice auprès du solitaire de Saint-Joseph. Le cher P. Eynard vit partir ses confrères à regret; il se résigna pourtant d'autant plus volontiers qu'il savait que, pour lui procurer cette satisfaction, l'Evêque de Satala, écrasé de travail, était resté seul à la Providence ; aussi ce bon seigneur fut-il très-heureux de voir arriver ses com-

pagnons. Le plaisir d'être ensemble ne devait pas durer longtemps. Le 19 mars, le P. PETITOT retournait auprès du P. EYNARD pour se charger de sa Mission et lui donner la facilité d'aller au fort Raë. En effet, le 15 avril, de nouveaux adieux isolaient les deux confrères. Le P. PETITOT, à son tour, devenait solitaire, et le P. EYNARD redevenait voyageur sur les glaces du Grand Lac. Ce dernier, après la Mission donnée à Saint-Michel, revenait égayer le P. PETITOT ; puis, en juillet, il se rendait à la Providence, où le zélé Provicaire était seul. La maladie avait privé Mgr GRANDIN de son seul compagnon, le Fr. BOISRAMÉ. Ce dernier était allé demander à la Rivière-Rouge le rétablissement d'une santé épuisée par des travaux excessifs. Avant l'arrivée du P. EYNARD à la Providence, Monseigneur avait été faire une petite excursion à la Grosse Ile et y baptiser une quinzaine de sauvages.

Si la solitude a ses inconvénients, avouons que, comme les autres épreuves de la vie, elle a aussi ses avantages ; c'est dans les longs jours de l'isolement que le cœur comprend et sa faiblesse et le besoin qu'il a de trouver où s'appuyer. Trop souvent on n'apprécie bien les avantages d'une position que quand on en est privé ; aussi, comme elles sont douces et agréables ces relations fraternelles dont on ne jouit que rarement. Elles ont certainement un charme inconnu à ceux qui n'ont jamais senti le vide ni l'inquiétude que l'éloignement de ses frères cause au cœur du religieux.

Loin, bien loin du grand lac des Esclaves, d'autres généreux enfants de la famille subissaient les mêmes épreuves. Les besoins de l'établissement du lac Caribou imposaient à ses Missionnaires de pénibles sacrifices. Menacés de la famine, ils décidèrent que le P. VÉGREVILLE resterait seul et que le P. GASTÉ et le Fr. PÉRÉARD se replieraient sur l'Ile à la Crosse, tout simplement pour avoir de quoi manger. Nos deux pauvres affamés se mirent en route. Le P. GASTÉ débuta dans l'exercice de long cours à la raquette. Ce premier essai fut fort heureux; plus de 800 kilomètres furent parcourus en seize jours de marche, et ce sans fatigue excessive, tant il est vrai que Dieu prend soin des siens. Chemin faisant, et grâce

à l'obligeance du Rév. M. Smith, ministre protestant, le P. GASTÉ trouva l'objet dont sa Mission avait le plus de besoin, du fil à rets. Après avoir passé tout le printemps et une partie de l'été à l'Ile à la Crosse, le P. GASTÉ y laissa le Fr. PÉRRARD et retourna auprès de son confrère au lac Caribou.

Au même mois de mars, le P. CLUT imposait à son Novice l'épreuve de la solitude, en le laissant à la Mission de la Nativité pour aller, lui, à Notre-Dame des Sept-Douleurs revoir ses aimables Mangeurs de caribou. Il y passa tout le printemps avec ses chers sauvages et retourna en juin.

Le P. GASCON, voyant que la santé du P. GROLLIER lui permettait de faire la Mission du printemps à Notre-Dame de Bonne-Espérance, voulut procurer le même avantage aux sauvages si délaissés du fort Norman. Sainte Thérèse obtint bien des grâces à ses protégés, et le Missionnaire goûta avec eux d'abondantes consolations jusqu'au 29 mai, jour où il reprit le chemin de Good-Hope.

Le 20 avril, l'évêque de Saint-Boniface, appelé au troisième concile provincial de Québec, se mettait en route pour le Canada. Il arriva dans la métropole de la province le 13 mai, la veille même de l'ouverture du Concile. Le P. LE FLOCH accompagna Monseigneur jusqu'à Pembina, se rendit même à Saint-Joseph, pour y donner une retraite, puis revint à Pembina et ensuite à Saint-Boniface, accompagné du P. ANDRÉ. C'est pendant l'absence de ce dernier que M. Germain, son compagnon, profita de l'occasion qui se présenta pour racheter trois pauvres enfants américains qui avaient été faits prisonniers, l'automne précédent, par les Sioux, lorsque ces barbares attaquèrent les colons de Minnesota.

Le P. SIMONET avait, en hiver, visité le fort Alexandre. Au mois de juin, les sollicitations des chasseurs de la prairie obtinrent qu'il les accompagnerait dans leur aventureuse excursion. Au retour de cette course, le P. SIMONET retourna au Bout-du Lac, où il hiverna, tout en donnant ses soins aussi au poste Manitoba, autrefois Notre-Dame du Lac.

Le P. MESTRE, qui avait passé l'hiver à l'évêché, prêcha le Mois de Marie à la cathédrale. Ses instructions furent bien

goûtées et suivies avec une pieuse attention. C'était le chant du cygne, du moins dans le désert de l'ouest, car, dès les premiers jours de juin, ce cher Père recevait son obédience, le rappelant en Canada, théâtre plus digne des brillants talents que Dieu lui a prodigués. Le Vicaire était absent quand l'obédience du P. Mestre vint le soustraire à sa juridiction. Il eut du moins la consolation de rencontrer, à Saint-Paul Minnesota, ce Père, envers lequel il s'estime heureux d'entretenir une vive affection.

Le P. André, lui aussi, alla à la Prairie, pour y accompagner les chasseurs de Saint-Joseph. Anticipons de quelques mois l'ordre chronologique des événements pour saluer avec admiration, dans la personne de notre joyeux P. André, le plénipotentiaire, ou du moins l'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique. Agent militaire !... un Missionnaire !... De grâce, ne vous scandalisez pas, il ne s'agit pas des épouvantables boucheries de la guerre contre le Sud. Le P. André ne pouvait qu'être et fut choisi pour *agent de paix*. Pendant la chasse à la prairie, les métis de Saint-Joseph, qui accompagnaient le P. André, rencontrèrent une armée américaine, commandée par le général Sibley, et lancée à la poursuite des Sioux, pour venger contre ces barbares les horribles massacres de 1862. Nos métis, en grande ordonnance de chasse, Missionnaire en tête, se présentèrent au camp des braves fils de l'Union. Arrivé près de la tente du général, au pied du drapeau aux indivisibles étoiles, le P. André, monté sur son fier coursier, et environné de ses incomparables cavaliers métis, adressa au général et au drapeau américain un véritable discours en selle, vrai chef-d'œuvre d'éloquence militaire ! Aussi l'orateur donna-t-il dans l'œil du général et de son état-major. Au mois de décembre, l'humble Missionnaire de Saint-Joseph recevait ses diplômes d'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis, pour la pacification des Sioux. Le bon Père, tout étonné des fruits inattendus de son éloquence, vint à Saint-Boniface pour y montrer ses parchemins et y recevoir une direction pour cette nouvelle et importante Mission. Quelques jours après,

au milieu des rigueurs de l'hiver, il voyageait à travers des immenses plaines, au sud de Saint-Joseph, à la recherche des chefs sioux, auxquels il voulait rendre l'immense service de les soustraire à la destruction, en les réconciliant avec leur gouvernement irrité.

Puisque les extrêmes se touchent, laissons là les barbares Sioux pour dire que les Sœurs de la charité du lac Sainte-Anne avaient transporté leur établissement à Saint-Albert, avec la perspective d'y opérer plus de bien.

Le P. Rémas, cette fois encore, allait à la prairie avec les chrétiens de ses Missions, tandis que le P. Caer se dirigeait du côté de la Rivière-Rouge.

Nous avons laissé le pauvre P. Séguin à Youcon, Mission de Saint-Jean, sur le territoire russe. Il y fut traité à la cosaque. Il ne goûta point la moindre consolation, pas le moindre dédommagement d'un long et pénible voyage à travers les montagnes, sous un ciel de fer, lorsque les neiges précoces de septembre venaient glacer les torrents qu'il fallait traverser presque à la nage, où la santé et la vie courent des dangers continuels. Le zélé Missionnaire passa là un triste hiver. Les quelques sauvages qui se rendirent au fort, et qui déjà deux fois avaient reçu la visite d'un ministre protestant, s'attachèrent de préférence à celui qui leur arrivait en même temps que le P. Séguin. Puisse le Ciel entendre les soupirs et les regrets de ce dernier, compter ses peines et ses souffrances, et donner plus tard à ce peuple la grâce d'une conversion véritable ! Le P. Séguin partit d'Youcon le 3 juin. Vingt et un jours de marche au milieu des mêmes torrents encore à demi glacés et des autres embarras de la route, le tout enrichi du mérite de voyager avec le ministre qui lui avait ravi les sauvages, le conduisirent à la Mission de Saint-Barnabé, d'où le prédicant retourna à Youcon. Le Père repassa les montagnes, revit Peel's River, et le 14 juillet, il avait le bonheur d'embrasser ses frères de Good-Hope, après onze mois d'isolement, d'autant plus cruel, que l'échec avait été plus complet. « Arrivé ici, m'écrivait ce cher confrère, je me crois en paradis. » Je comprends facilement cette exclamation. Les joies du pa-

radis de la terre sont si relatives ; quand on a beaucoup souffert, on sait se contenter de moins.

Le P. Gascon partit de Notre-Dame de Bonne-Espérance le 23 juillet, et le 14 août il était au fort Simpson auprès de Mgr Grandin ; il avait ensuite l'honneur d'accompagner Sa Grandeur jusqu'à la Providence, où Elle débarqua. Le P. Eynard se joignit alors au P. Gascon pour faire route avec lui jusqu'au grand lac des Esclaves. Ils y arrivèrent le 7 septembre. Le P. Eynard continua jusqu'à Athabaskaw, où il trouva le P. Clut et le Fr. Salasse ; ce dernier était venu de l'Ile à la Crosse.

Mgr Taché revenait du Canada le 22 juillet. Le P. Caer, après avoir traité les affaires qui l'amenaient à Saint-Boniface, se dirigea de nouveau vers l'importante vallée de la Siskatchewan. Il s'arrêta à Carlton, où il se tira très-sagement des difficultés qui lui furent suscitées et fit beaucoup de bien. Il continua ensuite jusqu'au fort Pitt, où il donna une Mission qui eut un tel succès que lui-même m'écrivait : « Ce poste ressemble, en ce moment, plutôt à une communauté religieuse qu'à un fort de traite. » *O tempora ! o mores !* Un fort offrir l'aspect d'une communauté religieuse !... L'eusses-tu cru ?... se diraient les anciens. Nous, nous le croyons, puisque nous avons le bonheur de voir l'enseignement de la morale évangélique succéder à l'école de débauche, établie autrefois dans tous ces forts. A la fin de l'année, le P. Caer arrivait à Saint-Joachim, puis à Saint-Albert.

Le Fr. Boisramé était rendu à l'Ile à la Crosse, toujours faible, toujours souffrant, quoique un peu mieux. Mgr Faraud jugea prudent de lui faire continuer sa route, l'honorant même de sa compagnie ; il se dirigea avec lui vers la Rivière-Rouge, où ils arrivèrent heureusement le 26 août. Grande fut la joie de Mgr de Saint-Boniface, qui revoyait, dans la personne de Mgr Faraud, non-seulement un frère, mais bien un ancien compagnon d'apostolat et de souffrance. L'amitié qui les unissait depuis seize ans devenait plus étroite par l'élévation de Mgr d'Anemour à la même dignité épiscopale et le partage du diocèse de Saint-Boniface

fait entre ces deux seigneurs. Mgr Taché était soulagé de l'immense responsabilité de diriger les lointaines Missions d'Athabaskaw-Mackenzie; il était heureux de les voir confiées à celui que, devant Dieu et devant les hommes, il avait cru le plus en état de les faire prospérer et grandir. Une des bonnes Sœurs de l'Ile à la Crosse accompagnait l'évêque élu d'Anemour. Tout le monde était dans la joie; le P. Lestanc, qui avait consacré ses loisirs de vacances à faire une Mission au fort Alexandre, revenait pour prendre part à l'allégresse commune. Mgr d'Anemour ne put donner que quelques jours à ses frères de Saint-Boniface; il en prit congé au commencement de septembre, en indiquant le printemps de 1865 pour l'époque de son retour.

Mgr Faraud passa par le Canada, alla en France, et c'est le 30 novembre, dans la métropole de Tours, que Sa Grandeur recevait la consécration épiscopale des mains du doyen des Evêques Oblats, Mgr l'Archevêque Guibert. Sa Grandeur prenait pour devise les mémorables paroles de l'illustre saint Martin : *Non recuso laborem.*

Malgré la division du diocèse, Mgr Grandin continuait à diriger la partie échue au Vicaire apostolique.

Au mois d'août, le P. Grouard quittait Athabaskaw en la compagnie du Fr. Alexis. Il descendait le courant, saluait, en passant, le P. Petitot, et arrivait à la Providence. Mgr Grandin laissa le Fr. Alexis dans son nouvel établissement et s'embarqua avec le P. Grouard pour le fort Simpson. Le digne évêque et son jeune et zélé collaborateur donnèrent la Mission au chef-lieu du district. Le plein succès de cette Mission jeta un grand éclat sur le ministère de nos Missionnaires.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est là que le P. Gascon rejoignit Mgr de Satala pour se rendre avec lui jusqu'à la Providence.

Cependant le P. Grouard remontait la rivière du Liard, encouragé par les succès dont ses débuts avaient été couronnés; il allait donner la Mission à Saint-Raphaël, où il arrivait le 8 septembre. Le bon Dieu traite souvent les Novices en enfants gâtes ; le nôtre eut en abondance les bonbons de la vie

de Missionnaire. Les heureuses dispositions des sauvages le comblèrent de la joie la plus légitime. A son retour, il faisait encore le bien au fort Simpson et, le 10 octobre, la neige sur le dos, il arrivait à la Providence. Après un mois, Monseigneur se mettait en retraite avec son Novice et le pieux Fr. ALEXIS. A la fin de cette retraite, le 21 novembre, le P. GROUARD prononçait ses vœux, devenant aussi l'un de vos fils, mon Révérendissime et bien-aimé Père. J'ai la conviction que le Ciel accueillera le vœu de notre cœur, demandant pour ce jeune religieux toutes les vertus qui font le digne Oblat de Marie Immaculée.

Un événement qui, sans une intervention spéciale de la Providence, serait devenu une funeste tragédie, marqua le mois de décembre : Mgr GRANDIN, toujours animé d'une charité si ardente pour ses frères, voulut aller visiter ceux du grand lac des Esclaves. Malgré la rigueur de la saison, il se mit en route avec quelques jeunes officiers de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson qui passaient à sa Mission. Arrivé déjà presque au terme du voyage, on se félicitait d'avoir évité les dangers et les misères extrêmes qui s'attachent si souvent à ces courses aventureuses, lorsque tout à coup les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse, une tempête telle que notre aquilon seul sait en causer. La neige, soulevée en tourbillons épais, déroba bientôt la vue du ciel et du rivage que l'on côtoyait à distance. Cette neige balayée de dessus le lac n'y laissait qu'une glace vive et dure, sur laquelle les pieds des voyageurs et de leurs chiens ne laissaient aucune empreinte. Mgr de Satala, avec des jambes et des chiens moins agiles que ceux de ses compagnons, resta en arrière, suivi seulement d'un tout jeune homme envoyé à son service. Déjà les autres voyageurs avaient disparu. Un sauvage qui les guidait, poussé par l'instinct du danger qu'ont tous ces enfants des bois, parla d'attendre Monseigneur. Ses maîtres, saisis par le froid, et ne croyant nullement au danger, lui commandèrent d'aller en avant. C'en fut fait, Monseigneur, ne voyant ni compagnon, ni terre, ni rien au monde, si ce n'est la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'a-

veuglait, se trouva perdu sur cette mer solide. Sa Grandeur erra à l'aventure jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, Monseigneur confessa son petit compagnon, implora pour lui-même la miséricorde de Dieu, et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau ; celui-ci renversé formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son mieux dans ses couvertures avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendait là la fin de ses jours, ou le miracle qui devait les prolonger. Dieu nous épargna la douleur que nous eût causée la perte de notre si digne et si aimé coadjuteur. Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit; mais Dieu avait conservé les siens, et quand l'aurore commença à poindre, Mgr de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la Mission, où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir du salut surexcita le courage de Monseigneur et de son jeune compagnon; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient, et se remirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la Mission, qui étaient envoyés à leur recherche. Ces derniers avaient appris le soir que Monseigneur, n'étant pas arrivé au fort avec les autres voyageurs, devait s'être égaré. Ils comprirent toute l'imminence du danger et attendaient avec la plus vive anxiété les premières lueurs du crépuscule pour commencer une recherche qui eût été pour eux un danger inutile au milieu de l'obscurité d'une nuit de *poudrerie*. Les pieds de Sa Grandeur commençaient à se geler, les efforts d'une marche pénible y ramenèrent la chaleur, et, sans autres conséquences désastreuses que de cruelles angoisses, Mgr Grandin entrait dans la chapelle de la Mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le P. Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant même pas s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour

la conservation de sa vie mortelle. Avouons que si, l'année précédente, l'arrivée inattendue des PP. PETITOT et GROUARD avait causé à Mgr GRANDIN une distraction dans la chapelle de la Nativité, l'arrivée si désirée de Sa Grandeur dut causer cette fois au P. PETITOT une distraction encore plus grande et plus agréable.

Le dernier décembre, par le froid le plus rigoureux de l'hiver, le P. LESTANC, en route pour le fort Alexandre, passait tout le jour et presque toute la nuit sur le lac Winipeg en carriole à chiens, exposé tout le temps à un vent de nord violent qui lui soufflait le froid à la figure. Ce n'est qu'à deux heures du matin qu'il arrivait au fort.

En parlant des vains efforts des éléments déchaînés pour étouffer la vie de nos Missionnaires, en relisant toute l'histoire de notre chère Congrégation, depuis vingt-deux ans que ses membres ont mis pour la première fois le pied sur le sol de l'Amérique britannique, on serait tenté de croire que le vent qui y souffle avec tant de rigueur est un vent d'immortalité ; que la terre qu'on y habite, dont une partie est constamment glacée à une grande profondeur, ne veut pas entr'ouvrir son sein pour recevoir les nôtres. Oui, on aurait pu croire à une espèce d'impossibilité pour les Oblats de mourir ici, si cette douce illusion n'avait pas été dissipée par l'accident tragique qui a plongé la province du Canada et toute la Congrégation dans un deuil profond au mois d'août dernier. La mort du si digne et si regretté P. VINCENS est venue écrire une page de deuil dans les Annales de nos Missions sur le continent du nouveau monde. Cette catastrophe inattendue ne se rattache sans doute pas directement à l'histoire particulière de nos Missions de la Rivière-Rouge; néanmoins, notre cœur ne veut pas nous permettre de la passer sous silence. Nous le pouvons d'autant moins que Dieu, qui nous affligea si profondément alors, voulut bien nous consoler depuis, en rattachant à ce cruel événement un autre fait qui en est comme la compensation. La visite du R. P. VINCENS n'était point terminée lorsque la mort le surprit; il fallait compléter cette importante Mission ; c'est pourquoi, à la fin de décembre, un autre membre

du Conseil général, le R. P. Vandenberghe, arrivait au Canada pour mettre la dernière main à la visite de cette province et, par l'extension de cette visite jusqu'à nous, inaugurer, pour le Vicariat de la Mission de la Rivière-Rouge, la cinquième période de son histoire.

† Alexandre, o. m. i.,
Evêque de Saint-Boniface.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL DE Mgr GRANDIN[1].

Vers la fin de février 1863, l'homme que la Compagnie m'avait prêté voulut retourner à la Grande-Ile; je dus lui fournir un traîneau et des chiens pour la commodité de sa famille. Je crus devoir l'accompagner afin de ramener notre équipage. Chaque fois que je visite ce poste, j'y trouve toujours quelque bien à faire, soit auprès des métis, soit auprès des sauvages. J'y fis communier neuf personnes, craignant de ne pas les revoir dans le temps pascal. Je m'en revins avec un nouveau petit garçon de neuf à dix ans. Je tiens à avoir ainsi quelques enfants que j'instruis moi-même de mon mieux. Je suis donc professeur de lecture, de mathématiques et même d'écriture; cela prouve à nos amis les protestants que nous n'aimons pas précisément à tenir nos gens dans l'ignorance. Peut-être pourrons-nous donner au moins aux trois enfants que j'ai actuellement une éducation plus humaine et plus chrétienne. Qui sait si plus tard nous n'en ferons pas des prêtres ou des frères? Je mourrais heureux si je voyais dans le Vicariat un saint prêtre indigène ; mais bien des difficultés se présentent, surtout de la part des parents.

Je quittai donc la Grande-Ile avec mes deux enfants. Étant partis du campement dans la nuit, nous avions soin, de crainte de nous égarer, de ne pas perdre de vue la terre; nous marchions vers le fleuve Mackenzie qui, en cet endroit,

[1] Voir le numéro précédent, p. 215.

n'a pas moins de 3 à 4 kilomètres de largeur. Un peu avant le jour, nous fûmes tout surpris d'apercevoir la terre des deux côtés ; bientôt nous nous vîmes dans un cercle de terre, puis dans un cercle d'eau, en sorte que nous n'osions avancer ni d'un côté ni de l'autre, et cependant cette terre et cette eau n'étaient que l'effet du mirage. Craignant de m'égarer, je laissai les petits garçons avec les chiens et j'allai à la découverte. Je tombai sur une petite île de saule, j'y fis venir mes compagnons, et y ayant allumé du feu, nous attendîmes que la vraie lumière dissipât ces fausses lueurs qui nous trompaient ; nous continuâmes ensuite notre route sans autre accident.

Je n'avais plus qu'un sauvage à mon service. Le 10 mars, il vint m'annoncer que sa femme s'ennuyait et qu'il allait partir. C'est ce qu'il fit en effet. Son éloignement inattendu m'a laissé dans le plus cruel embarras. Je me proposais de me rendre au fort Simpson pour y défendre les sauvages contre le loup habillé en berger qui y réside ; cette défection me met dans l'impossibilité d'effectuer ce voyage, et cette Mission sera manquée. Ajoutez à cela que le travail pressait de toutes parts ; 300 billots à charrier avant la fonte des neiges, bûcher et charrier le bois nécessaire à la construction d'une cuisine, d'une étable, d'un hangar de travail, préparer le bois de chauffage : tout cela me reste à faire à moi et à mes deux garçons ; le Fr. Boisramé se trouve de plus en plus fatigué. Ajoutez encore à tous ces inconvénients celui de n'avoir personne pour blanchir et raccommoder notre linge, il faut que moi-même je lave et raccommode le mien et celui de mes enfants, et que je raccommode même mes souliers. Aussi, quand je donne une leçon de montagnais à mon compagnon et que je fais la classe aux petits garçons, j'ai toujours l'aiguille et quelque chiffon à la main. Le 17 mars, le courrier arrive accompagné de trois commis traiteurs qui se rendent au fort Simpson. Sachant que les malheurs de l'Église et les nôtres font triompher le protestantisme dans le pays, j'ai tant que j'ai pu dissimulé ma misère, et le Frère Boisramé, cachant sa mauvaise santé, leur a fait supposer que

je n'étais nullement embarrassé. Recevant souvent l'hospitalité de leur part, j'ai été heureux de la leur donner à mon tour et le plus confortablement possible. Ces mêmes messieurs qui, l'automne dernier, se moquaient de mon projet d'établissement, ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant combien il était avancé. La connaissance qu'ils avaient de la perte que nous a fait éprouver le pillage des Sauteux les portait à croire que nos efforts se ralentiraient, et que probablement nous n'établirions jamais de Sœurs. Je n'ai pas voulu les laisser dans cette persuasion, et je leur ai fait entendre que nous ne nous arrêterions pas.

Cependant le P. PETITOT souffrait de me voir si accablé de travail, il faisait de son côté tout ce que je lui permettais de faire. Je résolus de l'envoyer à la Mission de Saint-Joseph, afin de laisser au P. EYNARD le temps de visiter la Mission de Saint-Michel. Le P. PETITOT partit le 19 mars avec ordre d'envoyer un exprès à Athabaskaw, par lequel je demandais le Fr. ALEXIS, pour m'aider à bêcher et à semer nos pommes de terre. Dieu ne permit pas que nos Pères de Saint-Joseph pussent s'aquitter de cette commission. Je restai donc seul en face de la besogne. Du 20 mars au 10 avril, je me mis à conduire les chiens et à charrier notre bois ; je ne pouvais y travailler que la nuit, car pendant le jour la neige commençait à fondre. Grâce à Dieu, malgré toute mes misères, ma santé se soutient, à part les rhumatismes. Je demande si souvent des Frères convers, que je crains de devenir importun ; mais après toutes nos souffrances, souffrances que de bons Frères convers nous épargneraient, ne suis-je pas excusable ? Le Fr. BOISRAMÉ, malgré sa faible santé, me rend encore de grands services : il a su embellir notre petite chapelle et augmenter notre mobilier.

Le 3 avril, les lettres de Good-Hope et de Youcon m'arrivent : je ne suis pas seul à souffrir. Voici ce que m'écrit le P. GASCON : « Parti du fort Simpson dans la matinée du 1er octobre, je suis arrivé au fort Norman le 4 au soir. Le 7, la glace charriait tellement, qu'il fut impossible d'aller plus avant sans s'exposer au danger de périr. Le 8, au matin,

après avoir caché une partie de mes effets, votre serviteur a été obligé de porter sur sa maigre personne ses provisions de voyage. Après cinq jours de marche assez pénible, faite tantôt dans les portages, dans la neige, à travers les broussailles, tantôt sur le bord du rivage glissant, je suis arrivé à Good-Hope avec mes trois sauvages, le 12 octobre, à neuf heures du soir, bien fatigué, boitant d'une jambe et n'ayant pas une bouchée à manger. Des suites de ce voyage, j'ai éprouvé un peu de malaise, j'ai eu la jambe enflée et j'ai boité durant une semaine. J'ai trouvé le P. GROLLIER souffrant et le Frère KEARNEY en bonne santé. »

Cette Mission de Good-Hope, dirigée actuellement par les PP. GROLLIER et GASCON et le Fr. KEARNEY, commence à donner de grandes espérances. Le logement des Pères a été rapproché du fort, ce qui augmente les facilités du ministère. Le P. GROLLIER est si heureux de la manière dont ces sauvages se sont christianisés, qu'il voudrait mourir au milieu d'eux.

Le P. GASCON s'est rendu à la fin de février au fort Norman, il y est arrivé après neuf jours de marche. « Je souffrais beaucoup, m'écrit-il, mes deux jambes n'en valaient pas une bonne, et je n'ai pas pu me faire traîner plus de trois heures pendant tout le voyage. » Ce cher Père a intention de rester à ce poste jusqu'au mois de juin et de profiter de son séjour pour y faire construire un logement; je ne sais s'il pourra réaliser son dessein.

Vous connaissez l'arrivée du P. SEGUIN à Youcon, sur le territoire russe; il est environné de nations qu'aucun prêtre catholique n'a encore visitées, mais malheureusement un ministre protestant nous y a devancés, et il a employé les moyens les plus propres à tromper les sauvages. Le P. SEGUIN ne se décourage pas, et il compte bien trouver là les élus que Dieu s'est préparés. Il me demande un compagnon pour pouvoir tout de suite visiter les différents postes. Rien ne me fait espérer la possibilité de ce secours, et afin qu'il ne soit pas toujours seul, je lui ai écrit de venir passer une partie de l'été à Good-Hope. Le P. GROLLIER garde la maison; le P. GASCON demande instamment un autre compagnon; il veut aller vi-

siter les Esquimaux avant qu'un ministre protestant le devance. Il lui faudrait le P. Grouard ; mais le P. Clut, bien loin d'être disposé à laisser partir son Novice, voudrait avoir un autre Père pour visiter les Castors sur la rivière la Paix, qui sont désolés d'avoir si peu profité d'une visite que leur a faite le P. Faraud. Un établissement de ce côté aurait de l'avenir, s'il est vrai, comme on le dit, qu'on va y trouver de l'or. C'est la richesse que je désire le moins pour nos sauvages, mais elle ferait venir des gens qui ont une âme à sauver, et peut-être que tout cela ferait naître des moyens de communication dont nous avons grand besoin. Vous voyez que ce ne sont pas seulement les Frères qui nous font défaut; il nous faudrait des Pères, il nous faudrait un Evêque pour me remplacer et diriger toutes ces lointaines Missions...

12 *juin* 1863. — Je suis heureux d'avoir pu faire mes lettres à l'avance, autrement je serais dans l'impossibilité de les écrire à temps pour le passage du courrier. A l'époque où je vous écrivais les lignes précédentes, j'étais *gros bourgeois*, c'est-à-dire que je pouvais me dispenser de travailler aussi continuellement que par le passé et que j'ai été obligé de le faire depuis. En effet, dès que la terre a été un peu dégelée, 22 avril, j'ai dû laisser mes lettres inachevées pour défricher la terre, ce que j'ai dû faire chaque jour; à part le temps de mes exercices et d'un petit catéchisme, je bêchais du matin au soir. Le Frère a voulu m'aider une journée; le soir il était sur les dents. J'ai pu me faire aider par un sauvage, je n'avais que deux pelles, mais il ne travaillait qu'autant que je travaillais, et même il n'y était pas toujours quand j'y étais. Enfin, le 22 mai, sentant que les forces me manquaient, ayant du reste brisé nos pelles et nos pioches, je m'arrêtai après avoir mis en terre neuf boisseaux de patates et de différentes autres graines. J'ai été condamné à ce travail, parce que l'exprès que j'avais envoyé au Fr. Alexis n'a pu lui parvenir. J'ai cependant profité des sauvages, et encore actuellement, tout en donnant la Mission, j'en fais travailler tant que je puis en nourrir. Le Fr. Boisramé peut au moins les diriger. Engager les sauvages à l'année et même au mois, c'est se

ruiner et n'avancer en rien, mais pour deux ou trois jours, on peut en tirer de grands services; malheureusement ils ne sont pas toujours ici. Le 23 mai, il en arriva plusieurs familles; j'ouvris donc la Mission le lendemain, jour de la Pentecôte. Hélas! tout marchait bien piètrement; les autres sauvages que j'attendais n'arrivaient pas. Il est vrai que les glaces rendaient le fleuve impraticable, mais il me semblait qu'avec un peu de bonne volonté ils auraient pu venir. Je patientai jusqu'à la fin de mai, et, ne voyant arriver personne, je partis moi-même le 1er juin à la recherche de mes brebis. J'étais désolé d'en venir là, et la crainte de ne pas réussir me désolait davantage. En quelques heures, je me trouvai à plusieurs lieues de la Mission; nous descendions le fleuve, dont le courant est très-fort. Je rencontrai une bande assez nombreuse, elle était en marche vers la Mission; à une heure de là j'en rencontrai une autre plus nombreuse encore, elle était campée dans une baie; les sauvages me dirent que la crainte de ne pas prendre de poisson à la Mission les avait retenus dans ce lieu; ils me promirent de ne pas prolonger leur séjour. Je continuai ma route pour me rendre au dernier camp, priant de tout cœur le bon Dieu, par l'intervention de sa Très-Sainte Mère, de mettre sur mes lèvres les paroles que je devais dire aux sauvages pour les tirer de leur apathie. Quand j'arrivai, ils témoignèrent beaucoup de joie et me donnèrent différentes raisons de leur retard. Je les réunis aussitôt, je chantai un de nos cantiques les plus entraînants que quelques-uns connaissaient, puis je leur fis mon discours, dont voici l'abrégé :

« Vous me dites que vous m'aimez; pourquoi ne venez-vous donc pas me voir? Moi aussi, je vous aime, et voilà pourquoi je suis venu habiter dans votre pays. Il y a aujourd'hui dix ans, j'abandonnais mon vieux père, dont la tête est blanche comme la neige, je l'abandonnais malgré le déchirement de son cœur et du mien, malgré les larmes des personnes qui m'étaient les plus chères. Cependant, lorsque je leur écrivais que les sauvages d'Athabaskaw et de l'Ile à la Crosse écoutaient ma parole et vivaient de manière à aller au ciel, cela rendait leur cœur fort. Ayant connu vos misères,

j'ai depuis quitté ces sauvages pour venir vous enseigner le chemin du ciel, je suis venu parce que vous le demandiez, et, afin de pouvoir vivre avec vous, je me suis réduit à de grandes misères, comme mes mains couvertes d'ampoules et de crevasses peuvent vous le témoigner. Bientôt les blancs passeront ici pour transporter vos fourrures, j'écrirai alors à mon vieux père ; que lui dirai-je pour rendre son cœur fort? Votre indifférence et mes misères le feront mourir; et quelle excuse donnerez-vous au bon Dieu quand vous paraîtrez devant lui ? Vous alléguerez votre ignorance, mais pourquoi n'en voulez-vous pas sortir, dès lors que je suis ici pour vous instruire ? Vous dites que je suis inutile, que je ne vous donne pas de tabac. Si, après avoir bien fumé, vous allez brûler avec le *mauvais puissant*, serez-vous heureux? Allez-y si vous voulez, après tout, mais au moins ce ne sera pas ma faute ! » Un vieillard me répondit au nom de tous : « Il est vrai, mon Père, nous parlons bien mal, c'est parce que nous n'avons pas d'esprit ; notre cœur n'est pas aussi mauvais que nos paroles; ceux d'entre nous qui ont vu le prêtre, ne l'ont vu qu'en passant ; nous sommes accoutumés à recevoir des blancs un peu de tabac chaque fois que nous les rencontrons, c'est cela qui nous a fait mal parler; maintenant nous allons nous rendre près de toi aussi vite que possible et nous t'obéirons. » Je ne les attendis pas, je m'embarquai aussitôt et un troisième jeune homme s'unit à nous pour nous aider à remonter le courant. Nous eûmes beaucoup de peine, la glace revint de nouveau du lac, notre canot fut crevé, ma *Grandeur* mouillée et obligée de se rendre par terre à travers le bois, la boue et les épines. Depuis ce temps la Mission va bien, les sauvages sont fidèles aux exercices et j'espère pouvoir baptiser quelques adultes ; mais la pêche, qui baisse, va les forcer à s'éloigner. J'aurais voulu terminer la Mission par la plantation d'une croix, ce sera pour l'automne prochain. Les sauvages du lac, retenus par les glaces, n'ont pu encore se présenter. Leur chef et plusieurs jeunes chasseurs sont ici depuis quatre jours, ils m'invitent à aller avec eux rejoindre leur camp, envahi par une espèce de rhume épidémique ; plusieurs sauvages sont

mourants, et un grand nombre d'enfants ne sont pas baptisés. Je regrette de n'avoir pas un compagnon : je les accompagnerais immédiatement.

Voilà plusieurs jours que j'ai commencé cettre lettre : je ne puis écrire cinq lignes sans être dérangé ; je suis tout à mes sauvages, et, quand ils me demandent, je n'achève pas un *signe* commencé. Je vais terminer ma lettre pendant leur sommeil, afin de ne point leur dérober le temps qui leur appartient.

Je viens d'être dérangé par un accident qui m'a épouvanté. Le Fr. Boisramé a achevé une cheminée en terre, il l'a trouvée si belle et si bien faite qu'il l'a couronnée d'un bouquet ; voulant toujours en faire plus qu'il ne peut, il a supposé qu'elle était assez sèche et a enlevé toutes les planches qui faisaient sa solidité : elle s'est aussitôt affaissée, a brisé en tombant un soliveau, un grand échafaudage de planches, et quelques secondes plus tôt, elle eût écrasé plusieurs enfants et le Fr. Boisramé lui-même. Voilà bien du travail et des peines perdus ; que Dieu soit néanmoins béni d'avoir permis que nous en fussions quittes à si bon marché !

23 *juin* 1863. — Puisque les berges m'en laissent le temps, je reprends avec joie mon entretien. Beaucoup de sauvages se sont éloignés, vu la modicité de la pêche ; cependant il y a encore ici un bon petit noyau qui m'occupe autant qu'un plus grand nombre, parce qu'ils ont tous un grand besoin d'instructions. Je baptiserai ce soir le quinzième adulte : l'automne dernier et dans le courant de l'hiver, on n'en a baptisé que dix ; je n'ai encore qu'un seul communiant. Comme vous le voyez, la Mission n'est pas très-avancée, mais au moins elle est bien commencée. Nos gens sont des sauvages, il ne faut pas l'oublier, peu aimables, mais point mauvais ; pour les aimer et les supporter dans bien des occasions, on doit se souvenir de ce qu'ils ont coûté. J'ai la ferme confiance qu'avec le temps nous en ferons d'excellents chrétiens ; plusieurs faits arrivés pendant la Mission vous en convaincront vous-même. La Mission était commencée depuis plusieurs jours, lorsqu'il arriva un gros et vilain sauvage, d'un

orgueil et d'une suffisance incroyables; il n'avait jamais vu de prêtre, et s'il m'approchait, c'était uniquement par curiosité. Il avait cinq petits enfants : il ne voulait point consentir à leur baptême, parce qu'une fois malades il n'aurait pu faire la jonglerie sur eux. Je le raisonnai de mon mieux; il me permit d'en baptiser un, puis deux, puis tous; il a été lui-même un des plus assidus pendant toute la Mission et il désire ardemment le baptême pour lui et pour sa femme. Il s'est confessé avec des sentiments dignes d'un fervent chrétien, et afin de pouvoir se faire instruire, il m'a demandé de chasser pour moi, ce qu'il fait actuellement avec succès. Tous sont passionnés pour le jeu de mains, misérable jeu de hasard dont les suites sont quelquefois si funestes que, pour en donner le plus d'horreur possible, nous excommunions, dans les autres Missions, les joueurs d'habitude. Craignant de manquer mon coup, je n'ai pas voulu sévir trop vite, je me suis contenté d'en faire voir les fâcheux résultats, et je les ai engagés à les éviter. Ils sont venus une fois me demander la permission de jouer, me promettant de ne mettre au jeu que très-peu de chose : je n'osai permettre, je n'osai refuser. « Si vous mettez si peu, assurément vous ne péchez pas, mais j'ai une telle aversion de votre jeu, que je suis malade rien qu'en entendant tous vos tambours. » Que firent-ils? Ils se rendirent dans le bois assez loin pour que je ne les entendisse pas. Ils sont venus une autre fois me faire la même demande, j'évitai de répondre, ils n'ont pas joué.

Depuis plusieurs jours, il y a ici un vieux sauvage d'une assiduité édifiante : chaque fois que je fais une instruction, il se croit obligé de manifester son assentiment à tout ce que j'affirme; il se met aussi proche de moi que possible, ne détourne pas ses regards et semble croire que je ne parle qu'à lui, puis il me répond toujours en disant : « Oui, tu as raison, c'est bien vrai, etc. » Afin d'empêcher les sauvages de parler pendant la sainte Messe, mon petit jeune homme chante continuellement. Ce matin, il est tombé sur un cantique que ledit vieux a appris, je ne sais trop comment; celui-ci s'est mis à le chanter avec tant de cœur et de force que le petit

garçon troublé ne pouvait plus aller : « Chante donc, lui a-t-il dit, moi je le sais comme il faut ce cantique-là ; » et mon vieux continue avec sa voix tremblante ; puis tout à coup il s'arrête au milieu d'un couplet : «Oh ! je n'en sais que jusque-là, » s'écrie-t-il. Le croiriez-vous? personne ne riait pendant que mon vieux parlait et chantait ainsi : pour ma part, j'étais moins sérieux et vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à lire l'Epître. Ce bon sauvage sort d'ici ; il était en entrant pâle, défait ; on aurait dit qu'il avait vu le *mauvais puissant* en face. Que lui est-il donc arrivé? Une vieille l'a insulté d'une manière étrange et il vient me demander la permission de la rouer de coups de bâton. « Elle est bien heureuse, va, mon Père, que je me souvienne de toi, car autrement je ne la manquerais pas. »

Mes sauvages désirent beaucoup aller au ciel, mais le plus tard possible ; vous ne sauriez croire combien ils désirent de vivre. Quand ils arrivent à la Mission ou qu'ils en partent, ils viennent me toucher la main et je leur fais prendre l'habitude d'aller adorer le bon Dieu dans notre petite chapelle. Quand je leur faisais cette invitation, ils me disaient presque toujours : « Viens parler au bon Dieu pour moi, toi ; car moi je ne sais que lui dire. » J'allais alors leur faire faire le signe de la Croix et réciter le *Pater* et l'*Ave*. Un jour, une vieille, marchant avec deux bâtons, accablée par les années et la maladie et qui devrait, il me semble, ne désirer rien tant que la mort, arriva. J'étais trop occupé pour la conduire à la chapelle. « Vas-y seule, lui dis-je, tu ne sais pas de prières, mais demande au bon Dieu ce que tu désires, il le comprendra bien. » Elle y alla, fit le signe de la Croix et répéta plusieurs fois aussi haut qu'elle put : « Mon Père, donne-moi la santé, fais-moi vivre longtemps. » C'est la prière la plus ordinaire de presque tous les vieillards.

Depuis quelque temps, il fait bien chaud ; les moustiques nous tourmentent, ne nous laissant de repos ni le jour ni la nuit : ils sont encore plus insupportables que la vermine, qui ne nous manque pas. Dimanche dernier, j'avais annoncé aux sauvages que je demanderais au Seigneur de les préserver de la maladie épidémique qui règne à la Grande Ile : ils n'ont

jamais prié le bon Dieu avec tant de ferveur qu'à cette Messe. La foule était telle qu'une pauvre femme s'est trouvée mal : au lieu de la secourir, chacun l'a accusée de mauvaise vie, parce qu'elle tombait malade à la Messe même où je demandais pour eux la santé. J'ai baptisé cette femme hier soir, quoique encore assez ignorante, afin de montrer que je ne partageais pas leur jugement.

Mission de la Providence, le 6 novembre 1863. — J'ai reçu, le 18 août dernier, votre bonne lettre du 13 mars. Celles que vous avez dû recevoir de moi depuis ont dû vous convaincre que j'avais besoin de votre lettre ; nos consolations ici sont ordinairement assaisonnées de tant d'absinthe, que pour nous fortifier nous avons bien besoin de temps en temps des encouragements d'un Père. Ma position s'est un peu améliorée en réalité et beaucoup en perspective. Je reprends mon journal. Il vous souvient que j'étais embarrassé lorsque je terminais ma lettre, par la raison qu'étant seul occupé à donner la Mission aux sauvages, une bande nombreuse, prise d'une maladie épidémique, me priait avec instance d'aller les visiter au moins pour baptiser les enfants et les mourants. Je savais qu'un ministre devait passer et qu'il ne manquerait pas de mettre le trouble dans mon troupeau. Un autre embarras, c'est que les mêmes barques qui amenaient le ministre portaient aussi le chef traiteur, avec qui j'avais à régler des affaires importantes. J'aurais donc voulu me trouver ici à leur passage, d'autant plus que le Fr. BOISRAMÉ devait s'embarquer sur ces berges. Cependant, jugeant que les sauvages de la Providence étaient mieux prémunis contre le danger que ceux de la Grande-Ile, je me décidai à y aller. Je partis le 24 juin et j'arrivai le lendemain, à onze heures du soir, au camp sauvage. On me dit que deux des malades étaient à l'extrémité. Je me transportai aussitôt près de celui qu'on croyait être le plus mal. C'était un vieillard baptisé : je le confessai et l'instruisis de mon mieux. Le matin, après la sainte Messe, je lui fis faire sa première Communion, lui administrai les sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction : il était en pleine connaissance. J'étais à peine rentré dans le fort, qu'on vint

m'annoncer qu'il avait fini de vivre. Je passai le reste du jour à confesser, à catéchiser et à baptiser. Je fis une vingtaine de baptêmes, dont huit ou dix d'adultes vieux ou malades. Le lendemain 27, tout était préparé pour dire la sainte Messe, bien des sauvages réunis pour l'entendre, parmi lesquels plusieurs devaient communier, lorsque mon petit sacristain eut la maladresse de renverser le peu de vin que j'avais : je le grondai, mais cela ne me rendit pas l'élément nécessaire. Je me contentai de faire une instruction, puis j'allai bénir la sépulture du pauvre vieux qui m'avait attendu pour mourir, et je me rembarquai à la hâte afin de me trouver au passage des barques. Nous les rencontrâmes bientôt : le chef traiteur voulut bien aller à terre et me donner le temps de régler plusieurs affaires avec lui et de cacheter mes lettres. Le Fr. BOISRAMÉ était là ainsi que le ministre protestant, qui alla immédiatement offrir ses services et ses médecines aux sauvages que je venais de visiter, ils refusèrent au moins les premiers. J'avais dans mon canot un jeune homme qui m'accompagne depuis plusieurs années et un sauvage ; le chef traiteur me pria de lui céder ce dernier. J'y consentis et je fus obligé de revenir seul avec mon gamin. Il s'y connaissait mieux que moi pour conduire un canot, mais il n'en était pas moins un chétif pilote : le voyage n'était pas long heureusement. Une fois embarqué, mon jeune homme me recommanda bien de ne pas trop remuer pour ne pas faire chavirer le canot ; mais peu à peu nous nous sommes enhardis et nous sommes devenus aussi enfants l'un que l'autre, nous arrêtant à toutes les îles pour y prendre les œufs déposés par les canards et les autres oiseaux aquatiques. Sur les onze heures du soir, nous mîmes à terre ; notre repas consista en œufs frais, et après quelques heures de sommeil nous continuâmes notre marche. Nous arrivâmes avant que notre monde fût levé et, par conséquent, à temps pour dire la sainte Messe : c'était le dimanche.

Je n'avais plus alors avec moi ni Père, ni Frère : j'en attendais de jour en jour, mais en vain. Une population sauvage s'était groupée autour de la Mission : je l'instruisais chaque jour ; je ne travaillais plus des mains qu'une heure

ou deux, mon petit garçon faisait ma cuisine et je ne manquais pas de bras pour laver et raccommoder mon linge tant bien que mal. Le 13 juillet, j'eus l'avantage de recevoir le cher P. EYNARD. J'étais heureux, bien heureux, j'avais un Frère avec moi : je pouvais me faire absoudre de toutes mes impatiences, avantage que je n'avais pas eu depuis le mois de mars. Nous partageâmes nos soins entre l'instruction des sauvages et la culture de nos jardins. Malheureusement, je dois vous dire que la gelée nous a tout gâté, à l'exception des salades, dont nous avons pu manger tous les jours : notre récolte de pommes de terre est absolument nulle. J'ai passé un mois bien agréable avec le cher P. EYNARD. Le 18 août, à trois heures du matin, les barques retournant au fort Simpson passèrent; par elles nous venaient d'Athabaskaw le P. GROUARD et le Fr. ALEXIS, quelques envois de Saint-Boniface et nos lettres. Le P. GROUARD et moi dîmes la sainte Messe et prîmes place sur ces barques afin de nous rendre au fort Simpson Je laissai la Mission aux soins du P. EYNARD, secouru du Fr. ALEXIS.

Le 19 au soir, j'arrivai au fort Simpson, le voyage m'avait paru bien court; nous descendions le courant, nous allions jour et nuit; je lisais mes lettres, quelques vieux journaux; puis j'écoutais mon cher compagnon. Je trouvai là non-seulement des lettres de Good-Hope et de Youcon, mais encore le P. GASCON, qui avait quitté Good-Hope au retour du P. SEGUIN et qui m'attendait depuis le 14. Cette rencontre me surprit, mais me réjouit beaucoup. Nous passâmes la nuit à causer et à dresser nos plans pour la Mission. Le ministre, de son côté, ne négligeait rien pour donner la sienne; tous les jours il faisait sonner son bourdon, réunissait dans son temple son marmiton et sa servante, quelquefois un curieux ou deux, au nombre desquels se trouvait mon petit jeune homme. Des scandales causés par un ministre de la Rivière-Rouge étaient connus ici, des bruits assez peu édifiants couraient sur son propre compte, de sorte qu'il avait perdu beaucoup de son prestige passé. Nos exercices étaient bien suivis, malgré les menées de plusieurs affiliés. Le dimanche, j'officiai pontificalement en plein air, confirmai douze personnes et en communiai

trente ou quarante ; je prêchai en français et le P. Grouard prêcha en montagnais. Voici les remarques que j'ai entendu faire à l'occasion de ce sermon : elles sortaient de bouches protestantes : « C'est bien extraordinaire, disait-on, ces prêtres catholiques apprennent la langue montagnaise comme ils veulent ; deux sont arrivés l'année dernière, et ce printemps le P. Petitot pouvait donner la Mission seul au lac des Esclaves, et maintenant nous entendons ce jeune Père parler ici comme un vrai Montagnais, tandis que le ministre, après avoir passé cinq ans dans le pays, peut à peine se faire comprendre. » Ces propos me réjouissaient, je vous l'assure, et je ne manquai pas de faire parler le P. Grouard et de le faire chanter, car tout sert dans nos Missions.

Le P. Seguin a passé un bien triste hiver à Youcon ; mes misères comparées aux siennes étaient des roses. Sa principale peine et la mienne est de n'avoir rien pu faire auprès des sauvages. Ce n'est pas surprenant. Le chef traiteur du poste est, dit-on, le petit-fils de l'évêque protestant de Toronto. Un ministre est arrivé en même temps que le P. Seguin : il partagea la table et le logis du bourgeois, tandis que le Père fut logé avec les engagés, recevant sa part de nourriture comme les serviteurs. L'interprète de la Compagnie est en même temps l'interprète du ministre : sa polygamie ne l'empêche pas d'être protestant fanatique ; il est malheureusement tout-puissant auprès des sauvages. Il est facile de comprendre que notre cher Père, ne connaissant point la langue des Loucheux, ayant contre lui tous ceux qui pouvaient les influencer, étant traité avec mépris par ses hôtes, tout cela devait en donner une idée très-désavantageuse aux sauvages : aussi l'évitaient-ils comme une bête fauve. Cependant le P. Seguin n'est pas découragé et il est prêt à y retourner, mais je ne crois pas que ce soit le moment. Il est donc à Good-Hope avec le P. Grollier ; il se propose d'aller à Peel's River le printemps prochain et peut-être plus loin. Le P. Grollier est toujours souffrant et excessivement zélé. Je voudrais le remplacer, et c'est sur le P. Petitot que j'ai jeté les yeux pour cela.

Le 28 août, je laissai le fort Simpson pour revenir à la

Providence en compagnie du P. GASCON : le P. GROUARD se dirigea vers le fort de Liards. Nous arrivâmes ici le 3 septembre au soir : le P. EYNARD fit vite son paquet et s'embarqua avec le P. GASCON pour se rendre à Athabaskaw, où le P. CLUT était resté seul. Ainsi, grâce à Dieu, nous sommes tous en règle : il n'y a pas de solitaire cet hiver.

Le 10 octobre, au milieu de la neige et de la glace, le P. GROUARD revenait du fort de Liards. Le Père a été très-satisfait de sa Mission ; pour ma part, je le suis au delà de ce que j'aurais osé espérer. Ce Père est donc mon compagnon. Ayant commencé son noviciat le 6 juin 1862, il se prépare à faire prochainement son oblation. Il a fait un noviciat religieux sous la direction du P. CLUT, il en fait un de misères sous la mienne. Nous vaquons à nos exercices en commun et tous les jours je lui fais une explication de nos saintes Règles.

Notre établissement s'avance. Mgr FARAUD m'a prié de hâter la construction d'une maison pour les Sœurs. J'ai pu me procurer des hommes, mais il a fallu les loger dans mon *palais*. Ainsi, malgré toutes les constructions du Fr. BOISRAMÉ, nous ne sommes pas au large. Nos voisins ne savent ce que c'est que de garder le silence et, sous ce rapport, ils nous gênent bien souvent. Nous n'avons encore dans tout mon palais ni lit ni chaise ; nous couchons jusqu'à présent au grenier dans un lit aussi grand que le grenier lui-même : nous y sommes quatre à l'aise, nous pourrions y être vingt. Si nous manquons de quelque chose, ce n'est certes pas de pauvreté. Bien des objets que nous attendions de Saint-Boniface ne nous sont point arrivés : nous manquons, par conséquent, d'outils pour travailler, de papier pour écrire, d'hosties pour dire la sainte Messe (nous tâcherons d'en faire) et moi d'habillements pour me vêtir. Entre tous, nous n'avons ni montre ni horloge ; nous sommes tous réglementaires ; nous mangeons quand nous avons faim, nous mesurons nos oraisons et méditations à l'horloge de notre ferveur ou plutôt de ma ferveur, car c'est moi qui donne le signal : aussi, jugez comme tout se fait bien. Notre grand embarras est pour nous lever. Si le Frère voit les étoiles, il est assez sûr de son coup ; mais les étoiles

sont souvent voilées par d'épais nuages, et encore, quand elles paraissent, faut-il ouvrir les yeux pour les voir, et même sortir, ce qui n'est pas commode quand on couche au grenier et qu'il faut descendre par une mauvaise échelle. Nous nous levons, je pense, assez régulièrement entre deux et six heures; nous ne brûlons qu'une chandelle à la sainte Messe, nous employons l'huile de poisson dans nos longues veillées : nous espérons ainsi avoir de la chandelle pour tout l'hiver.

En revanche, nous sommes mieux, en fait de nourriture, que l'année dernière. Nous avons en réserve près de 6,000 poissons, plus de 700 livres de viande sèche et 60 livres de pennikan. Ce n'est pas tout : nous avons une étable et dans cette étable deux vaches dont une nous donne du lait; nous avons, par conséquent, du beurre et, chose extraordinaire, nous le mangeons avec du pain, et, chose plus extraordinaire encore, ce pain est fait sans une once de farine. Avec quoi le faites-vous donc, me direz-vous? Avec des œufs de poisson que nous broyons... Ce pain n'est pas aussi bon qu'il est beau, mais nous l'aimons cependant beaucoup, vu que nous n'avons rien de mieux. Avoir ces quelques animaux dans le pays, c'est une véritable fortune, aussi en suis-je réellement fier.

21 novembre 1863. — Mon très-révérend Père, c'est grande fête aujourd'hui, une fête de famille, et nous serions bien heureux, je vous assure, si notre Père pouvait y prendre part. Ce matin, j'ai endossé la soutane violette, ce qui ne m'arrive pas souvent : j'avais deux chandelles à ma Messe, notre pauvre mais bien cher autel était décoré d'une garniture et de plusieurs bouts de ruban. Après la Messe, le Fr. ALEXIS a trouvé le moyen de nous fêter à table. Il a été réellement généreux : il a osé ouvrir un sac de farine que nous conservions intact depuis que nous l'avons reçu, le 18 août. Tous les mets étaient disposés sur une vilaine table sans nappe ; nous n'avons pu changer d'assiette, ce qui contrariait le Frère, mais il a pu être consolé par la manière dont nous avons fait honneur à sa cuisine. Mais de quoi s'agit-il donc? Il s'agit d'une Oblation : ainsi, bien-aimé Père, votre nombreuse famille compte ici, depuis ce matin, un membre de plus; le P. GROUARD s'est

donné à tout jamais au bon Dieu et à notre chère Congrégation, et je vous prie maintenant de vouloir bien accepter définitivement comme votre fils celui que j'ai cru devoir recevoir moi-même en supposant votre permission.

Nous terminerons aussi aujourd'hui notre retraite annuelle. Elle a été troublée hier par un accident qui aurait pu avoir des suites bien fâcheuses. Nous allions faire notre seconde méditation, quand on est venu m'avertir que notre foin allait être pris dans l'eau et dans la glace : ce foin perdu, il nous aurait été impossible de faire hiverner nos animaux. Le Fr. Alexis l'avait fauché sur les bords d'une branche de la rivière Mackenzie, à quelques milles de la Mission. Cette branche est prise par la glace depuis plus d'un mois, et chaque jour nous nous servions de nos chiens pour charrier la quantité nécessaire. Le grand cours, qui est très-rapide, ne se prend que difficilement : les glaçons s'accumulent et les eaux refoulées passent dans les branches déjà congelées. Les flots allaient donc envahir le foin. Malgré le temps de la retraite, je n'ai pas balancé. Nous déjeunons et nous partons tous les trois avec six autres hommes. La rivière a donc deux glaces : une solide, qui est maintenant recouverte de plusieurs pieds d'eau sur la superficie desquels la nuit a formé une seconde couche. Pour arriver plus tôt, le Frère veut marcher sur cette glace : elle se brise et l'oblige d'aller se changer de vêtement. Arrivés sur le lieu menacé, nous nous hâtons de mettre le foin à l'abri et nous reprenons le chemin de notre demeure. Les jeunes gens me pressent de passer par la rivière ; je refuse, et comme nous n'avions pas de raquettes, le P. Grolard et moi, nous nous sommes bien fatigués en revenant par terre. Nos ouvriers ont été plus éprouvés ; sous prétexte qu'il n'y avait pas de danger de se noyer, ils sont revenus par la rivière. Ils se sont enfoncés dans l'eau et se sont mouillés jusqu'à la ceinture ; ils ont dû marcher peut-être un quart d'heure pour venir à la maison, et cela a suffi pour que mon petit garçon ait la plante des pieds gelée, un autre un doigt du pied, un autre deux, un quatrième le talon. Qu'on dise qu'il n'est pas bon d'être poltron quelquefois! Cette nuit, 22 novembre, nos

rapides n'ont pu résister au froid ; ils sont gelés comme ailleurs, et, dès ce soir, un certain nombre de sauvages les ont traversés pour venir à l'exercice. Le froid commence à être bien piquant : le Frère est venu me demander un habit pour un jeune veau qu'il craint de ne pas sauver ; on m'en a demandé autant en faveur de deux de nos chiens, et j'ai dû déchirer une vieille couverture afin de ne pas laisser trop souffrir ces pauvres bêtes qui nous sont si nécessaires. Je serais presque tenté de vous demander pardon d'entrer dans ces détails, mais je sais combien ils faisaient plaisir à notre vénéré Fondateur : vous êtes devenu pour moi un autre lui-même, je veux aussi rester semblable à moi-même, vous dire avec la simplicité d'un enfant ce que je suppose pouvoir vous intéresser.

Malgré la longueur de ma missive, je vous envoie la traduction littérale d'une lettre que m'a adressée une sauvagesse d'Athabaskaw. C'est une bonne vieille qui est toujours restée dans cette Mission depuis la mort d'un de ses fils, qu'elle a été obligée d'enterrer elle-même. Elle a rendu de grands services aux Pères, surtout aux nouveaux venus, en leur apprenant la langue montagnaise. Ayant appelé ici le P. GROUARD et le Fr. ALEXIS, cette pauvre vieille ne m'approuve pas, comme vous pouvez le voir :

« *Clémence, la petite Martre noire, au Grand Priant.*

« **De la Maison de la plaine des Saules.**

« Maintenant, je vis ; il me semble que ce ne sera pas longtemps, d'autant plus que comme Dieu m'a frappée, toi aussi, de la même manière, tu me frappes, je pense, mon Père. Si depuis longtemps des hommes vivent ensemble, ils s'aiment, tu sais ; vu que je suis de même, j'aime beaucoup mon frère aîné (le Frère) et tu me l'arraches. Depuis que, il y a longtemps, je demeure avec lui, je l'aime comme mon enfant. Je dis vrai, et voilà que maintenant il n'y aura plus rien qui me réjouisse. Pour cette terre et pour la terre d'en

haut, vous seuls, vous êtes des hommes pour moi ; tu me connais, je dis vrai. Mais quand même je dirais vrai, tu ne vas pas m'obéir, mon Père.

« Si je vis et si pendant longtemps je te vois, je serai très-contente ; cela est encore bien loin pour moi, cependant je te le dis. Quand même tu nous donnerais un Frère, je ne l'aimerais pas comme j'aimais l'autre, je pense. Si donc tu veux nous donner un Frère, donne-nous-le, qu'importe ! Pour la maison de prière, je vais aussi m'inquiéter, c'est pour cela que je parle du Frère; c'est comme si tu nous enlevais Celui pour qui est la maison : tous les hommes le pensent, je dis vrai, ici.

« Maintenant je vis, cependant mon souffle n'est pas fort, mon Père, et puis autant que je pouvais je priais vers Dieu autrefois; je commence à n'être plus de même, mon esprit n'est pas fort et mon cœur aussi n'est pas fort. Les paroles des hommes m'enlacent et à cause de cela mon cœur n'est pas fort vers Dieu. Fais bien attention de prier toujours pour moi, mon Père.

« Ici, vu qu'il n'y a qu'un prêtre, c'est pénible, je pense. Le Frère demeurant avec lui, il me semblait que deux prêtres demeuraient ici; maintenant je ne penserai plus de même. A l'avenir, s'il n'y a point de prêtre avec lui, il faut que tu lui en donnes un. Les hommes (les Montagnais) disent aussi que là où il y a une grande maison de prière il n'y a point de grand priant. Tes paroles nous ont fait pleurer ; si en disant cela tu veux que la maison reste déserte, il faut que tu appelles aussi le P. Clut et moi, si tu veux absolument qu'il n'y ait rien du tout ici. Et puis aussi, si tu veux qu'on abandonne la maison de prière, garde-toi bien de dire à un prêtre de venir. En vérité, voilà que tu penses que je parle de mauvaise humeur ! Je montrais à parler aux prêtres autrefois, maintenant ne pense pas que je fasse de même : c'est parce que tu me reprends les prêtres que j'aime que je te le dis. Voilà encore que je boude ! Je dis vrai, de toutes mes forces je vous instruis, tu me connais, mais je pense que tu es peut-être toujours pour faire embarquer loin de nous les prêtres

que j'instruis, et à cause de cela je te dis ma peine. Et puis, dans deux pays, au fond du lac et dans la rivière des Castors, il n'y a point de prêtres : vu qu'un prêtre leur manque, ce n'est pas commode. Pour cela, je te le dis afin que cet hiver tu demandes deux prêtres. Les prêtres instruisent les hommes, mais vu que leur parole commence à n'être pas forte pour les hommes, plusieurs sont terribles pour le mal (vivent très-mal). Maintenant, je commence à n'avoir plus d'esprit pour les hommes et je ne leur parle pas beaucoup. Les prêtres eux-mêmes, on ne fait pas attention à leur parole.

« Maintenant, l'hiver prochain (l'année prochaine), si je vois le printemps, je te reverrai probablement. Je vis, mais comme je ne me pense pas vivante, je crains pour jusque-là. J'étais malade autrefois, mais maintenant je le suis beaucoup plus, c'est pour cela que je te dis que je ne me pense pas vivante. Parce que je voulais aider les prêtres, et que j'aime à prier sur les os de mes enfants, je suis demeurée ici : je suis lassée, je voudrais encore aider les prêtres, mais je ne me sens plus forte et mon esprit n'est pas fort. Au commencement, quand tu me pris, alors je fis mon esprit fort vers Dieu, je désire encore de même, cependant je ne me sens pas l'esprit fort. Quand je serai morte, alors je connaîtrai comment je vis sur cette terre. Ce que je faisais autrefois, je ne puis le faire maintenant et le prêtre fera pitié pour tout. Je ne travaille plus comme par le passé et il ne me garde plus que pour ma mort (comme une infirme qui n'a plus qu'à mourir). Il n'y en a pas assez qui travaillent pour lui : tu l'as mis dans la nécessité de ne vivre que de son travail, mon Père. Si je vois le prêtre faire pitié, moi aussi je ferai pitié, je ne serai pas contente pour lui ; assurément, si je le vois tout faire, je ne serai pas contente pour lui.

« Je te touche la main, mon Père. Le jour où tu as prié pour mes enfants étant arrivé, il faudra que tu pries encore pour eux. Pour ma vie et pour ma mort seulement prie pour moi. C'est assez. Je te touche la main. Si je meurs, un beau jour je te reverrai probablement, je pense. Je t'écris assise

et cependant pas à mon aise. C'est là la parole de Clémence, la petite Martre noire. »

Je regrette presque d'avoir fait traduire cette lettre mot à mot, c'est à peine si elle pourra être bien comprise, néanmoins je vous l'envoie, vous aurez par là une idée du style montagnais. Cette vieille, vivant depuis longtemps à la Mission et m'ayant enseigné le montagnais ainsi qu'à plusieurs nouveaux Pères, doit être considérée comme une savante parmi les gens de sa nation. Son ton de mécontentement est absolument le ton national ; si un sauvage joint le ton et le geste à ses paroles, on le croira toujours fâché.

Mission de Saint-Joseph, 16 décembre 1863. — Le courrier est arrivé à la Providence le 6. Je suis parti avec lui le lendemain et je suis arrivé à la Grande Ile le 8 au soir. J'ai passé assez tristement la belle fête de l'Immaculée Conception. D'abord, je n'ai pas pu dire la sainte Messe, ensuite je me suis fait mal avec mes raquettes ; l'ongle d'un de mes gros orteils a été disloqué sans tomber tout à fait, ce qui tout le reste du voyage a rendu mon pied bien sensible et m'a fait faire bien de petites grimaces. J'ai passé à la Grande Ile la journée du 9 et j'en suis reparti le 10. L'express était conduit par deux employés de la Compagnie avec un sauvage à leur service : j'avais mon petit jeune homme. A part les douleurs momentanées que m'occasionnait mon mal, nous avons voyagé assez heureusement jusqu'au 14 au soir. Alors nous eûmes à traverser de nombreux bancs de glace : après avoir marché longtemps, me heurtant toujours le pied contre quelque glaçon, je me mis sur mon traîneau. Je ne pus suivre que de loin mes compagnons. Nous n'étions plus qu'à un tiers de lieue de la Mission ; si le temps avait été clair, nous aurions pu l'apercevoir et être vus de nos Pères, mais tout à coup il s'éleva un vent très-violent, lequel, soulevant la neige qui était sur le lac et la mêlant à celle qui tombait en abondance, nous empêcha de rien distinguer, et nous perdîmes bientôt la trace du courrier. Le vent seul pouvait encore nous servir de guide ; nous nous dirigions, nous semblait-il, vers la Mission ; mais rien n'est variable comme le vent, il avait changé de direction.

Nous avons marché encore plusieurs heures avant la nuit complète, criant et écoutant si on répondait à nos cris : la tempête seule se faisait entendre. Dans l'espoir que nos chiens nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnons à eux-mêmes, mais le lac se déploie toujours devant nos pas sans aucun horizon. Si nous eussions été au milieu des glaçons, nous aurions pu nous en faire un abri pour passer la nuit et ne pas nous geler, mais nous étions sur la glace vive; le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait, il nous était impossible de nous en servir pour nous protéger. Comprenant que plus nous avancions, plus nous nous exposions, nous essayâmes de camper sur la glace. Je détachai notre traîneau avec toute la diligence possible, c'est dans cette circonstance une opération très-dangereuse, car pour défaire tous ces nœuds et toutes ces cordes il fallait quitter nos mitaines. Chacun à notre tour nous travaillions à cette œuvre, plus longue que vous ne pourriez supposer, et pendant que l'un travaillait, l'autre se battait les flancs pour se réchauffer. Nous cherchâmes à nous protéger contre le froid au moyen de nos chiens, de notre traîneau, de nos raquettes et de nos couvertures. Assis sur la glace, le dos appuyé sur le traîneau, mon petit garçon assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés de nos couvertures, que le vent soulevait malgré toutes nos précautions, nous nous préparâmes à la mort, le pauvre enfant en se confessant et moi en faisant des actes de contrition et de soumission à la volonté du bon Dieu. Bientôt nous sentons que le froid nous gagne, nous nous relevons, gardons sur nous chacun une couverture, attachons les autres en grande hâte sur le traîneau et nous marchons de nouveau comme pour fuir la mort dont nous sommes poursuivis. Notre dîner avait été bien mince, car nous étions au terme de notre voyage et au bout de nos provisions, et cependant je ne sentais nullement le besoin de manger; je ne sentais même plus mon mal de pied. Nous marchons ainsi longtemps en nous arrêtant quand nous n'avions pas trop froid, mais mon petit garçon commençait à s'endormir malgré lui et malgré moi; je compris que le dernier moyen de lui sauver la vie était d'essayer

de camper encore. Je trouvai heureusement une épaisse couche de neige ; j'y fis un trou avec mes raquettes, j'y étendis mes couvertures et j'y couchai mon cher compagnon. Puis je plaçai les chiens sur les coins et je recouvris le tout d'une épaisse couche de neige. Quand toutes mes opérations furent finies, je m'introduisis comme je pus auprès du petit garçon; mais il aurait fallu une troisième personne pour me couvrir à mon tour. Quelque précaution que je prisse, le vent pénétrait toujours jusqu'à nous. Cependant m'étant très-fatigué pour faire notre lit, j'éprouvai d'abord une forte chaleur qui fit fondre la neige que j'avais dans mes habits; le vent gela bientôt le tout, de sorte que je ne savais plus où mettre mes mains pour leur éviter de se geler : mon compagnon était dans le même état. Tout couchés que nous étions, nous passâmes la nuit à nous remuer, à nous frotter, à souffler pour nous réchauffer. Enfin, une dernière fois, n'en pouvant plus, je sors de dessous mes couvertures pour prendre mes ébats plus à l'aise. Je crus alors apercevoir la terre. Vite, je fais lever mon petit garçon, nous plions bagage et nous nous dirigeons vers l'endroit où nous espérons pouvoir faire du feu. Je sens qu'un de mes talons se gèle; mon compagnon éprouve la même chose dans ses deux pieds; nous ne pouvons plus chausser nos raquettes. Après une assez longue marche, nous arrivons à terre : nous avons beaucoup de peine à trouver du bois et plus encore à allumer notre feu. Nous n'avons rien à manger, je recommande au petit jeune homme de préparer du thé pour pouvoir au moins nous réchauffer. Heureusement je n'eus pas le temps d'en boire : nous aperçûmes deux traîneaux sur le lac. Nous crions de toutes nos forces : c'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche ; nous campions sur l'île où se trouve la Mission et nous n'en étions qu'à un quart d'heure de distance. J'y fus bientôt rendu : le P. Petitot disait la Messe à mon intention. Il fut si ému en me revoyant, qu'il put à peine achever le saint sacrifice : nous avons pleuré, nous avons parlé, puis j'ai offert l'adorable victime, et le reste de la journée nous avons célébré mon retour à la vie.

J'ai trouvé ici les PP. GASCON et PETITOT parfaitement à leurs devoirs, faisant eux-mêmes leur cuisine, n'ayant pas de Frère pour les aider. Leur Mission va très-bien, malgré les épreuves que leur suscite le démon. Le P. PETITOT a le don des langues ou du moins celui de les apprendre et une grande facilité pour voyager. J'ai l'intention de l'envoyer à Good-Hope remplacer le P. GROLLIER. Je me propose de rester ici jusqu'à Noël et de retourner ensuite à ma Mission de la Providence.

Sur la rivière des Esclaves, le 13 juillet 1864. — Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu continuer ma lettre commencée le 30 juin [1]. Afin de vous mettre au courant de tout ce que j'ai fait, je vais reprendre mon journal où je l'avais laissé le 15 décembre dernier. Je vous écris avec des difficultés incroyables, vous aurez plus de peine à me lire, peut-être même à me comprendre. Vous avez su comment je suis arrivé à la Mission de Saint-Joseph le 15 décembre. Après la longue nuit que je passai sur le lac, je me trouvais les jambes bien engourdies; je ne pouvais les plier qu'avec peine. Je me rendis aux instances des Pères de la Mission et je passai avec eux les fêtes de Noël. Je les quittai le 26 décembre, me promettant bien de faire un meilleur voyage. J'avais, outre mon jeune garçon, deux hommes de la Mission de Saint-Joseph et de plus six bons chiens, dont trois devaient me traîner tant que le froid le permettrait. Un de mes sauvages se donnait pour guide expérimenté : je préférai me reposer sur sa sagacité plutôt que sur la mienne ou celle de mon jeune homme. Vous verrez si j'ai eu raison. J'aurais désiré arriver à la Providence pour le 1er janvier, mais le froid était si vif qu'il fallut renoncer à ce projet : dans le désir d'être au moins ce jour-là à la Grosse Ile, nous marchâmes à peu près toute la nuit du 30 au 31. A l'aurore, nous arrivâmes à une place inconnue lorsque nous aurions dû arriver au fort. Toute la journée du 31 décembre, nous nous sommes avancés sur le lac, et le soir nous n'étions pas mieux renseignés. J'envoie mes hommes à la découverte :

[1] La lettre du 30 juin a été publiée dans la *Notice nécrologique* du R. P. GROLLIER.

ils reviennent sans avoir reconnu le chemin. Chacun de nous paraît assez triste et se demande comment cela finira. Nous n'avons plus de provisions pour nos chiens et fort peu pour nous-mêmes.

Le 1er janvier 1864 se lève, il me prie de le bénir. Je prends le devant, et, après le déjeuner, je me mets à genoux sur le lac et je renouvelle mes vœux : c'est l'anniversaire de mon Oblation. Le jour était aussi beau qu'il peut être en cette saison. Nous voyons une foule d'îles que nous croyons reconnaître : nous nous dirigeons vers ces îles qui semblent danser devant nous ; mais elles n'étaient que l'effet du mirage et se changeaient en glaçons et quelquefois moins que cela. Nous ne dînâmes point, et le soir nous campâmes encore sans savoir où nous étions. Le père de mon petit jeune homme inspecta nos provisions et vit que nous avions à peine de quoi faire deux repas. Il en fit trois parts, une pour souper le soir, pour déjeuner et souper le lendemain, nous devions dîner par cœur, comme le 1er janvier. Ce qui m'embarrassait le plus, c'était le découragement de mes hommes : le guide prétendu était déconcerté et n'osait plus rien dire ; mon petit garçon, qui se souvenait de notre fameuse nuit, s'efforçait de persuader à son père de retourner sur ses pas. Cette détermination me contrariait, car j'étais convaincu que nous étions proche de la Grosse Ile et qu'il était impossible de revenir à Saint-Joseph sans manger nos chiens, ce dont je me souciais peu.

Le 2 janvier, pendant le déjeuner, j'allai moi-même à la découverte : je crus voir le fort de la Grosse Ile, mais nous avions été si souvent trompés la veille, que je n'osais plus me fier à mes yeux. Je me mis à genoux, je renouvelai mes vœux et je demandai au bon Dieu d'aller coucher ce soir même au fort. En arrivant au camp, j'avais le nez et le menton gelés. Je dis aux sauvages ce que j'avais vu, mais personne n'y ajouta foi et on ne parla plus que de retourner à Saint-Joseph. Je cédai à leur désir en leur faisant observer toutefois que nous devions bientôt célébrer la fête des Rois et que j'espérais que Dieu nous guiderait comme il avait guidé

les Mages, et qu'en action de grâces je chanterais la Messe à la Providence le jour de la fête, si nous pouvions nous y rendre. Nous n'en partons pas moins pour Saint-Joseph, nos estomacs peu remplis, et n'ayant pas d'espoir de manger avant la nuit. Nous avions déjà destiné un de nos chiens à la mort, et afin de prolonger la vie des autres, nous devions le soir faire bouillir des enveloppes de parchemin. Tout en allant, je m'efforçais de persuader à nos hommes que nous faisions une sottise, que j'étais sûr de trouver moi-même la Grosse Ile et d'y arriver au plus tard le lendemain, lorsque tout à coup nous découvrons la trace de quelques voyageurs qui nous avaient précédés. Jugez de notre joie! Nous eûmes bientôt tourné le dos au lac des Esclaves pour suivre cette nouvelle direction; bientôt nous aperçûmes le fort et nous y arrivâmes un peu après midi. Nous nous reposâmes le lendemain toute la journée, nous en avions besoin, je vous l'assure, et nous ne parvînmes que le 5 à la Mission de la Providence. Ce voyage m'a bien fatigué : j'ai été indisposé assez longtemps.

L'express de mars étant arrivé, j'ai encore dû chausser les raquettes et l'accompagner jusqu'au fort Simpson. J'y arrivai le 5 mars, après cinq jours de voyage. Si j'avais eu une juste idée de l'état du P. Grollier, et surtout de sa mort prochaine, je me serais rendu jusqu'à Good-Hope. Je me contentai d'en attendre les lettres auxquelles je répondis, et je me remis en route pour revenir à la Providence. J'y étais le 5 avril : ce voyage fut bien moins pénible; les jours étaient plus longs et il faisait moins froid.

A mon retour, de concert avec le P. Grouard et le Fr. Alexis, je m'occupai à faire avancer nos travaux. Il restait beaucoup de bois de construction à charrier et il fallait se hâter de les transporter avant la fonte des neiges. Tous nos hommes et nos chiens furent mis à l'œuvre, le P. Grouard lui-même dirigeait les charrieurs et son propre traîneau. Le Frère sciait les billots et faisait un travail presque prodigieux. A la fin d'avril, plusieurs familles arrivèrent; il fallut dès lors commencer les exercices de la Mission. Les travaux cependant ne

discontinuaient pas, et le 4 juin, lorsque le P. Grouard partit pour donner la Mission du fort Simpson, nous avions pu mettre debout une maison de 45 pieds sur 25 ; elle sera à double étage et elle est destinée aux Sœurs ; c'est la plus belle construction des districts du fleuve Mackenzie et d'Athabaskaw ; elle prêche à sa façon peut-être plus haut que nous-mêmes. Cela se comprend dans un pays où l'on est si matériel et où on ne juge que par le confortable. Cependant, cette habitation n'est pas encore terminée, il s'en faut. J'espère que nous pourrons en habiter une partie l'hiver prochain, et quand Mgr Faraud arrivera avec des Sœurs, il trouvera pour elles une demeure convenable, car on ne peut appeler logement les espèces de baraques que nous avons habitées jusqu'à présent. Il faut avouer aussi que nous commençons à être plus confortablement que par le passé ; nous avons maintenant des tables pour écrire et pour manger, des chaises et même un fauteuil pour nous asseoir, et nous pouvons mettre sur table du beurre, du lait et du fromage, et l'année prochaine on pourra y ajouter, les jours de fête, une soupe d'orge et des patates.

Le 25 juin au soir, le P. Grouard était de retour ; il m'apportait les lettres de Good-Hope et la nouvelle de la mort du P. Grollier. Après avoir passé la nuit à pleurer, à prier, à faire des plans, à quatre heures du matin je me mis en route, le cœur bien gros en pensant aux séparations qu'il me fallait faire et à la triste nouvelle que j'avais reçue. Le P. Grouard avait terminé une Mission laborieuse et fructueuse ; pour se reposer, il a dû continuer celle de la Providence. Jamais je n'avais vu un si grand nombre de sauvages à ce poste : les exercices ont été suivis très-régulièrement. Pour la première fois on y a vu plusieurs sauvages s'approcher de la Sainte Table : c'était une première communion, non d'enfants, mais de vieillards et de mourants, auxquels j'ai eu bien de la peine à apprendre les choses absolument nécessaires. Ces communiants étaient comparativement peu nombreux, quinze seulement. J'ai admis au baptême un bien plus grand nombre d'adultes, de sorte qu'on peut dire que les sauvages qui fré-

quentent cette Mission commencent à se christianiser. J'étais si fatigué à la fin de juin que je ne pouvais plus m'acquitter d'un des principaux exercices de la Mission, celui du chant. J'ai dû avoir recours à mon petit jeune homme. Avant de partir, j'ai eu la consolation de bénir une belle croix.

Après mon départ, le P. Grouard a baptisé encore un certain nombre d'adultes, parmi lesquels plusieurs auxquels j'avais refusé cette grâce, parce qu'ils se figuraient que le baptême, administré par moi, était meilleur que celui qui est conféré par un simple prêtre.

Le 27, j'arrivai à la Grosse Ile. Là aussi, bon nombre de sauvages m'attendaient. J'y passai un jour et une nuit très-occupé : je fis quinze baptêmes et je réglai des choses très-importantes avec les sauvages. Lorsque, en débarquant, je touchai la main à tout le monde, je remarquai deux femmes qui se tenaient à l'écart. Quand j'eus fini, je m'avançai vers elles ; elles eurent scrupule de me toucher la main avant de m'avoir dit ce qu'elles étaient, toutes deux, filles d'un même père, d'une même mère, et femmes du même mari. Les uns et les autres n'avaient jamais vu le prêtre ; leurs parents leur ayant dit qu'ils ne pouvaient appartenir à la prière dans l'état où ils vivaient, ils s'étaient toujours tenus éloignés de nous. Cependant, apprenant que je devais partir, ils voulaient savoir s'il n'y avait pas moyen de s'arranger. « Pourrons-nous prier ? me dirent ces femmes, après m'avoir exposé leur situation. — Oui, leur répondis-je, si vous voulez faire ce que je vous dirai. — Nous ferons tout ce que tu nous diras. » Je passai la journée à faire deux mariages de polygames : ce n'est pas chose facile, je vous assure, et je n'en serais jamais venu à bout, si le bon Dieu ne s'était mis de la partie, car il y avait des difficultés qu'une grâce ordinaire n'aurait pu surmonter. Je désespérais de pouvoir admettre ces trois personnes au catéchuménat, lorsque, au moment de m'embarquer, le polygame, accompagné du chef des sauvages, vint me dire que, pour ne pas aller brûler avec le *mauvais puissant*, il allait abandonner une de ses femmes. Il me pria en même temps d'écrire au P. Grouard de vouloir bien l'admettre, car la plu-

part de ces sauvages devaient se rendre à la Providence pour y faire leur Mission. Ainsi, le cher P. Grouard n'était pas encore à la veille de se reposer.

Je partis de la Grosse Ile le 28, passai la journée du 29 au milieu des glaçons, et j'arrivai le 30 au soir au grand lac des Esclaves. J'y employai la nuit à parler, et le lendemain j'administrai la confirmation à une quinzaine de sauvages. Je m'embarquai le soir avec une grosse fièvre, accompagnée d'un gros rhume et de douleurs dans tous les membres; c'était une maladie épidémique dont je suis à peine remis aujourd'hui 15 juillet, et dont tout le personnel de nos berges a été ou va être atteint. Aussi vous ne sauriez croire avec quelles difficultés nous avançons. Nous nous sommes reposés un jour et demi chez le patriarche Beaulieu, ce qui m'a procuré la consolation de dire la Sainte Messe. Je l'ai célébrée pour toute la brigade, afin que Dieu vînt à notre secours; il a daigné exaucer ma prière en rendant la santé à plusieurs et en donnant à tous un bon vent. Nous avons pu marcher à la voile pendant trois jours et une nuit, ce qui nous a beaucoup avancés et a permis à nos malades et fatigués de se reposer, mais aujourd'hui ils ont repris la rame, ceux du moins qui sont assez forts. Tout en nous rendant service, ce vent a été cause que j'ai à peine pu m'arrêter à Athabaskaw avant-hier. Comme nous campions non loin de la Mission, le P. Clut, le P. Eynard et le Fr. Salasse ont pris une barque et sont venus passer la nuit avec moi. J'ai pu me confesser, mais je n'ai pas eu le bonheur de dire la Sainte Messe dans la belle petite chapelle de cette résidence. Le P. Clut a fait une bien bonne Mission ce printemps, la maladie épidémique dont nous sommes atteints et la mort ont disposé les sauvages à la réflexion, et par là même à la grâce. Le P. Eynard a été moins satisfait de sa Mission du Fond du Lac.

Sur le lac La Loche, 2 août. — Je suis enfin arrivé au grand portage La Loche, ou plutôt j'en suis déjà parti, après y avoir passé près de cinq jours. Vous savez que ce portage se trouve à ce qu'on appelle dans le pays la hauteur des terres; nous changeons de cours d'eau, celui par lequel je

suis venu se rend dans la mer du Nord, tandis que celui-ci se rend dans la baie d'Hudson. Pour aller d'un cours d'eau à l'autre, il nous faut faire plus de deux lieues par terre : c'est le grand portage La Loche. J'y arrivai le 28 au soir. Les uns me dirent qu'un Père visiteur, les autres un Père supérieur, une espèce d'évêque, m'attendait à l'autre extrémité. Je compris, bien-aimé Père, que c'était un de vos représentants et je me hâtai, malgré les observations que l'on pouvait me faire, de me rendre auprès de lui pour vous voir en sa personne et recevoir votre bénédiction. A moitié chemin, on me dit que ce visiteur se nomme Vandenville ; je comprends qui c'est, et jugez de mon bonheur. On me donne un cheval, à force de coups je le fais courir, et avant minuit j'embrassais le R. P. Vandenberghe, celui qui m'a formé à la vie religieuse, que j'ai toujours pour cette raison regardé comme mon père, et que je regarde maintenant avec plus de respect que jamais, parce que je vous vois en lui. Que je suis heureux de le trouver ici, combien sa présence me soulage et va me mettre à l'aise ! Que de bien il fera parmi nous ! Je suis désolé qu'il ne puisse aller plus loin, visiter nos Missions qui commencent ; il aurait consolé nos Pères de la Grande-Rivière, formés comme moi par lui ! Mais ce voyage l'obligerait à passer encore une année dans le pays. Je vais au moins le posséder pendant plusieurs semaines à l'Ile à la Crosse.

Le temps que j'ai passé au portage a été très-occupé par les sauvages, qui depuis trois ans n'avaient pas vu de prêtres parlant leur langue. J'ai passé une partie des nuits à confesser.

Votre bonne lettre m'a fait beaucoup de bien, je ne saurais assez vous en remercier. Ce courrier ne nous annonce pas au moins de nouvelles morts ; celui d'hiver était effrayant La mort du digne P. Vincens nous a tous profondément affligés ; le bon Fr. Alexis en a été malade de chagrin, et le P Clut m'écrivait : « J'ai appris la mort de mon père et celle du P. Vincens : ces deux morts me font autant de peine l'une que l'autre, car je les aimais également tous deux. »

Je vous parlerais longuement encore, mon bien-aimé Père,

si je n'étais avec le R. P. Visiteur ; je traite avec lui comme avec vous-même.

Recevez, mon très-révérend Père, l'assurance de mon profond respect, et croyez-moi toujours votre fils respectueux et soumis.

† VITAL J., O. M. I.,
Évêque de Satala.

FIN DU JOURNAL DE Mgr GRANDIN.